

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

FLEURANGE.

L'ÉPREUVE

XXXII

(Suite)

Après cet entretien, Fleurange résolut de ne plus jamais revenir sur ce qui en avait fait le sujet, et d'abandonner sans retour la pensée qu'elle avait un instant caressée avec tant d'ardeur.

Cette soumission, qui était l'un des effets de sa simplicité et de son énergie, ne l'empêchait pas de sentir qu'elle aurait un grand effort à faire pour recommencer une fois de plus une vie nouvelle. Or la vie lui eût semblé nouvelle, même dans la vieille maison, car elle ne s'y fût plus retrouvée la même. Un abîme la séparait des jours paisibles et doux qu'elle y avait passés. Mais la vieille maison n'était plus qu'une vision disparue, et c'était vers un lieu inconnu qu'elle allait diriger ses pas. Ceux qui l'y attendaient lui étaient chers, sans doute, et parfois la pensée de les revoir lui faisait battre le cœur de joie ; mais le plus souvent cette pensée était impuissante pour lutter contre de trop vifs et trop récents souvenirs, et malgré tous ses efforts, le regret, un regret constant et poignant, la rendait indifférente à tout, hormis à ce grand sacrifice qui en eût été la consolation sublime, et auquel désormais il lui était interdit de songer.

Les jours, en s'écoulant cependant, firent peu à peu pénétrer dans son âme le bienfait de la retraite, et bientôt il lui sembla que

le passé et l'avenir étaient comme suspendus. Les souvenirs et les prévisions cessèrent de la préoccuper, et de même que si elle se fût trouvée dans une barque également éloignée des deux rives, n'entendant plus aucun des bruits de l'une ou de l'autre, elle se laissa bercer comme sur l'Océan en un jour serein, par le présent calme et silencieux, ne sentant plus que la paix infinie qui l'environnait de toutes parts, ne regardant plus au-dessus d'elle que l'éternel sourire du ciel ! De tels jours ne peuvent durer, mais ils ne passent point sans laisser de trace, ne fût-ce que celle d'un souvenir rempli non de regrets, mais de promesses, ne fût-ce que cette saveur d'un instant dont l'exquise douceur s'évapore, mais dont la vertu fortifiante demeure et s'accroît dans l'âme qui l'a goûtée une seule fois et un seul instant dans sa vie !

Il fallait toutefois songer à son départ, et au prétexte qu'elle avait à trouver pour le faire accepter à la princesse sans que celle-ci eût l'air de l'avoir préparé. Pour cela elle attendait le retour des Steinberg, et, bien qu'il lui en coûtât de leur révéler le véritable motif de sa résolution, elle s'y était préparée plutôt qu'à leur en donner aussi une raison imaginaire. Mais une circonstance imprévue vint tristement lui épargner et cet acte de franchise et cette dissimulation.

Elle était au couvent depuis environ dix jours, lorsqu'un matin on vint la prévenir que des voyageurs étaient arrivés depuis une heure à l'auberge du petit bourg de Santa-Maria, et qu'en ce moment sa jeune cousine l'attendait au parloir du jardin.

Revoir le charmant visage de Clara était toujours pour elle un plaisir. Il s'y ajoutait aujourd'hui celui de présenter à la mère Madeleine une des filles de ce Ludwig Dornthal, dont l'apparition si opportune dans la vie de la pauvre enfant était regardée par elle comme un signe frappant de l'intervention du glorieux Archange qu'elle lui avait donné pour protecteur, et l'arrivée de Clara Steinberg était marquée d'avance au couvent comme un jour de fête.

Mais ce jour de fête devait être troublé, et Fleurange allait apprendre de sa cousine une triste nouvelle, apportée par les lettres qui attendaient celle-ci à Santa-Maria.

L'ami fidèle et secourable de la jeune fille, l'excellent docteur Leblanc n'existait plus ! Il avait succombé aux suites d'un accident survenu pendant une promenade qu'il faisait aux environs de Heidelberg avec le professeur Dornthal.

Lorsque la mère Madeleine parut, elle trouva donc les deux cousines en larmes, et son doux sourire de bienvenue se transforma en interrogations inquiètes. Il fallut quelques instants pour lui

donner l'explication qu'elle demandait, et ce ne fut que lorsque ses douces paroles et la paix qui émanait de sa présence, eurent un peu calmé le saisissement de Fleurange, qu'elle eut le courage d'ouvrir la lettre que lui adressait Clément, pour y chercher les détails du cruel accident qui avait coûté la vie à son vieil ami ; cet ami vers lequel sa pensée s'était si souvent dirigée pendant ses récentes perplexités, et qui lui était enlevé à l'une des heures de sa vie où son appui et ses conseils lui eussent été le plus nécessaires !

“ ... En revenant d'une course qu'ils avaient été faire ensemble au Stift-Neubourg, lui disait Clément, la voiture emportée et brisée, les a jetés violemment sur la chaussée. Au premier moment, mon père sembla être le plus maltraité des deux. Il était entièrement sans connaissance et ne revint à lui que quelques heures après. Pour lui, toutefois, nous sommes aujourd'hui presque hors d'inquiétude, tandis que son ami, dont la tête n'a pas cessé d'être lucide, déclara sur-le-champ lui-même qu'il avait subi une grave lésion intérieure dont il ne se remettrait pas. Il ordonna néanmoins lui-même les remèdes nécessaires, mais en même temps fit toutes ses dispositions avec une fermeté admirable ; écrivit à sa sœur, appela un prêtre, tout cela tandis que nous ne pouvions croire au danger. Mais le troisième jour ses prévisions se vérifièrent, son état s'aggrava. Sa pauvre sœur venait d'arriver avant-hier, lorsqu'il expira dans ses bras...

.....

“ Chère cousine — poursuivait Clément — j'ai, en terminant, une prière à vous faire. Cette prière, je ne vous l'adresse pas en mon nom, mais au nom de ma mère : Revenez ! si vous le pouvez, Gabrielle, revenez tout de suite, sinon revenez bientôt. Le sacrifice que vous avez voulu vous imposer n'est plus nécessaire et votre présence au milieu de nous est indispensable. Mon pauvre père vous demande, et nous ne pouvons plus lui faire comprendre votre absence. Chère cousine, aucun désir de vous convaincre ne me ferait trouver excusable de vous tromper : je vous le répète donc, et vous pouvez me croire, le bien que votre générosité nous a fait est désormais superflu. Vous pouvez, sans scrupule, revenir sous ce toit qui est le vôtre, à moins que (ce qu'à Dieu ne plaise) votre propre choix ne vous en fasse préférer un autre. La pauvre mademoiselle Joséphine n'a qu'une pensée : celle de vous revoir. Elle dit que c'est l'unique consolation à laquelle elle aspire : Hilda est près de nous, ai-je besoin de vous dire qu'elle désire votre retour. Ai je besoin de vous dire si vos frères l'imploront et l'attendent... ”

Fleurange n'avait plus désormais de prétexte à chercher. Elle

n'avait plus rien à révéler ou à taire à personne, tout était décidé pour elle et sans elle par la force impérieuse et rigoureuse des événements et sa lettre à la princesse Catherine était devenue tout d'un coup bien facile à écrire. Elle fut écrite avant la fin de ce jour, et dès le surlendemain, à l'heure où le soleil commençait à dorer la cime des montagnes, la mère Madeleine, pour la seconde fois, vit l'enfant qu'elle aimait passer le seuil abrité du couvent pour aller affronter les périls du dehors.

Reviendrait-elle cette fois comme la première ? Reviendrait-elle, comme la colombe battue par la tempête et n'ayant pu se poser nulle part, chercher encore une fois le repos et la paix ?... Ou bien était-elle partie pour ne plus revenir et allait-elle maintenant trouver la terre riante et reverdie, et le chemin qu'elle avait à parcourir, aplani sous ses pas, devenu facile et fleuri ?

Elle ne cherchait point à le deviner. Aussi bien, nous le savons, ces prévisions pour la mère Madeleine n'étaient point fort importantes : que le chemin fût toujours éclairé de la lumière d'en haut, et que le courage pour y marcher ne défailût jamais, c'était là tout. Du reste, l'éclat du soleil d'ici-bas a ses dangers comme la tempête, et la clarté du ciel de l'âme peut s'obscurcir dans les beaux comme dans les mauvais jours. Laissons donc à Dieu le choix des accidents de notre vie, et, sans trop regarder où nous marchons, ne songeons qu'à bien marcher.

“ Et puis... la route est courte, quelque longue qu'elle soit, et nous conduit à la vraie vie, où nous vivrons toujours ensemble, ma Gabrielle ! où tout ce que ce pauvre cœur a voulu, cherché, espéré en vain ici-bas, lui sera donné dans une mesure complète, pressée, surabondante, où, tout ce qu'il a souffert deviendra la proportion amoindrie de sa joie radieuse ! Dieu est fidèle ! Attendons : *Eh ! qu'est-ce qu'attendre ainsi, quand c'est LUI qu'on attend, sur la foi de sa promesse ?* ”

Tels avaient été les derniers discours de la mère Madeleine, et, lorsqu'elle eut béni l'enfant prosternée à ses pieds au départ, et qu'elle eut vu se refermer sur elle la porte du couvent, elle monta sur la terrasse du cloître pour la suivre encore des yeux le plus longtemps possible, puis elle vint ensuite s'agenouiller dans l'église et prier pour elle en pleurant de tendresse. De tendresse ! oui, il n'en est pas ici-bas d'égale à celle de ces grands cœurs que l'amour de Dieu remplit et dilate ! Pour n'en pas douter, il suffit de songer aux excès de dévouement dont ceux-là et ceux-là seuls au monde, sont capables, par amour pour les plus inconnus de leurs frères. L'on comprendra alors ce que sont pour ceux qu'ils aiment ces cœurs embrasés d'une flamme où tout ce qui est noble et digne

de vivre s'alimente et s'épure, où rien ne se refroidit, rien ne s'éteint, que ce qui est fragile, frivole, impur et destiné un jour à périr sans retour !

XXXIII

La princesse Catherine, en élégant négligé du matin, était dans son petit salon, seule avec le marquis Adelardi, lorsqu'on vint lui apporter une lettre déposée sur un plateau d'argent.

Elle jeta les yeux sur l'adresse.

—Ah ! de Gabrielle ! s'écria-t-elle. Voilà bien la lettre que j'a tendais précisément aujourd'hui.

Elle l'ouvrit et la parcourut vivement.

—C'est bien, très-bien, dit-elle. Rien de plus naturel. Elle a parfaitement trouvé ce qu'il y avait de mieux à dire. C'est bien cela, il me serait impossible de lui refuser mon consentement sans barbarie. Georges lui-même en conviendrait. Tenez, Adelardi, poursuivit elle en lui jetant la lettre, lisez. Il faut avouer que cette Gabrielle est loyale et qu'on peut se fier à sa parole, et de plus elle a beaucoup d'esprit.

Adelardi, pendant ce temps, lisait la lettre avec attention.

—Tout ce que vous dites là, princesse, est parfaitement exact, dit-il ; mais cette fois encore vous êtes servie par les circonstances, et cette lettre n'est point écrite à plaisir, elle est vraie d'un bout à l'autre. Cette jeune fille sait fort bien se taire, mais elle ne sait pas du tout mentir. Ce n'est point là la lettre qu'elle eût écrite, si son contenu n'eût point été la pure vérité.

—Vous croyez ? dit la princesse. Peu m'importe au surplus, cela simplifie encore les choses. Quoi qu'en ce cas... Ah ! mon Dieu, rendez-moi donc cette lettre.

Elle la reprit et la lut tout entière au lieu de se contenter d'en parcourir le contenu.

—Ah ! mon Dieu, répéta-t-elle. Mais alors voilà que j'ai perdu mon médecin, moi !... le seul qui ait jamais su me traiter ; ceci, par exemple, est un vrai malheur ! Si au moins il avait eu le temps de répondre à ma dernière lettre, où je lui demandais de décider à quelles eaux je dois aller cette année ! A qui m'adresser maintenant ? Nous voici à la fin de mai, c'est le mois prochain qu'il faudrait aller aux eaux. Vraiment j'ai du guignon !

—Que voulez-vous, princesse ? dit le marquis d'un ton imperceptiblement ironique. On n'a pas toujours bonne chance ; vous venez, d'autre part, d'être servie tellement à souhait !

—J'en conviens, et pour en revenir à Gabrielle, il faut reconnaître que, vu les circonstances, je n'ai eu qu'à me louer d'elle. Mais nous l'avons échappé belle, Adelardi. J'ai peine encore à lui pardonner la peur que j'ai eue, et l'inquiétude que j'ai encore. Quelles nouvelles me donnez-vous de Georges, depuis hier ? de quelle humeur vais-je le trouver pour recevoir la nouvelle que j'ai à lui apprendre ? A quoi pensez-vous donc, Adelardi ? Voyons, vous m'inquiétez, vous avez l'air soucieux, vous ne craignez pas qu'il fasse quelque folie, j'espère ?

— Quel genre de folie ?

— Ah ! mais, vous m'entendez, la seule qui soit à redouter dans ce moment. Va-t-il nous faire une de ces scènes que nous connaissons ? Va-t-il nous échapper pour la suivre ? Ou bien... que vous dirai-je ? Va-t-il, pour se distraire, faire pis, et nous précipiter de Charybde en Scylla ? On ne sait jamais à quoi il faut s'attendre avec lui.

— Eh bien, princesse, je vous l'avoue, je voudrais être sûr que cette charmante fille, en se sacrifiant elle-même— car vous n'imaginez pas, je suppose, que Georges lui fût indifférent...

— Cela ne me paraît pas fort probable, dit la princesse, mais vous ne prétendez pas, j'imagine, que je prenne en considération l'effet assez naturel que doit produire Georges, lorsqu'il se donne la peine de tourner la tête d'une fille de vingt ans et surtout d'une fille dans la position de Gabrielle.

Adelardi ne répondit pas et sa figure, déjà sérieuse, se rembrunit encore.

— Encore une fois, qu'avez-vous donc, Adelardi ? On dirait vraiment que vous êtes amoureux d'elle vous-même.

— Aucunement, quoiqu'il me soit très-facile de concevoir qu'elle puisse à son tour, et non moins facilement que Georges, faire tourner la tête à qui que ce soit. Néanmoins, j'ai lutté de toutes mes forces contre lui pour l'arracher au charme, dont avant vous j'avais vu et compris le danger. Mais j'en reviens à ce que je disais : je voudrais être sûr maintenant que nous ne regretterons jamais le temps où l'influence de cette noble fille nous semblait si redoutable.

— Que voulez-vous dire ?

— Tenez, princesse, je vous déclare qu'aujourd'hui je voudrais qu'elle fût ici, et que l'attrait de sa présence le retint tous les soirs dans ce salon, d'où, sans lui parler et en la regardant à peine, il ne pouvait pas s'arracher quand elle était là. Vous voyez déjà qu'il n'en est plus ainsi depuis son départ, et pourquoi ?... Parce qu'une passion toute aussi dangereuse pour lui que celle du jeu ou

celle de l'amour, s'est réveillée depuis que les jours lui semblent longs et les soirées ternes et vides. Pardon, princesse, vous savez s'il vous aime et s'il est mon ami ; mais nous savons aussi bien l'un que l'autre qu'il ne peut supporter l'ennui, et nous ne pouvons nous étonner que l'absence de Gabrielle ait laissé dans sa vie un de ces vides dont l'effet est de produire le plus colossal, le plus intolérable ennui qu'il y ait au monde. Je l'éprouve, moi qui vous parle, et vous ne me nierez pas que sans l'intérêt suprême qui vous domine, vous eussiez vous-même supporté de mauvaise grâce la soudaine disparition de cette ravissante créature dont le seul aspect...

— Allons!... allons, Adelardi, calmez-vous ou bien je vous dirai encore...

— Non, princesse, je ne suis point amoureux d'elle, veuillez n'en pas douter, mais quant à Georges, j'en suis en ce moment à me demander s'il ne vaudrait pas mieux qu'il le fût et le demeurât, quoi qu'il pût en arriver, plutôt que...

Eh bien ! achevez donc, vous me faites mourir de peur.

— Plutôt que d'être repris de cette manie, de cette passion politique, dont l'attrait est pour lui fatal, vous le savez, et peut lui faire commettre les dernières imprudences.

La princesse devint pensive.

— Oui, en vérité, Adelardi, je le sais, je ne le sais que trop, mais depuis son retour, je l'avais trouvé tellement plus calme à cet égard, que je ne songeais pas à m'en inquiéter.

— C'est qu'il était possédé par une autre pensée ; mais grâce à une rencontre qui a malheureusement coïncidé avec le départ de Gabrielle, et qui l'a intéressé au moment même où il avait un impérieux besoin de distraction, le voilà si fort préoccupé et entraîné que, en vérité, ce que je regrette en ce moment, c'est, au lieu d'une absence indéfinie que nous n'ayons pas à lui annoncer ce soir, le retour immédiat de celle qui, mieux que personne (et seule au monde peut-être) pourrait en ce moment le mettre à l'abri de ce nouveau danger.

— Grand merci, mon cher ami. Voilà par exemple un regret que je ne saurais partager.

— Je gage, du reste, dit Adelardi, que, sûr de l'avenir, comme, grâce à votre admirable diplomatie, il croit l'être, nous allons le trouver beaucoup plus résigné que nous le supposions à cette nouvelle.

— J'y compte bien, dit la princesse en souriant, surtout puisqu'une autre fantaisie s'est emparée de son esprit, et je vous l'avoue, je ne puis aujourd'hui me préoccuper très-sérieusement de celle-ci.

“ *Un' alla volta per carità!*... ” Allons au plus pressé, l'ennemi était dans la place, et cet ennemi c'était l'amour ! il a bien fallu tout tenter pour le déloger. Maintenant c'est la politique qui veut s'en emparer?... On s'en occupera plus tard. Pour le moment, la seule chose importante à mes yeux c'est d'effacer autant que possible le souvenir de cette belle Fleurange ; car entre autres découvertes j'ai appris que c'était là le vrai nom de Gabrielle. Comme alliée contre elle, j'accepte même la politique, quitte à la traiter ensuite comme on le fait de ces adversaires dont on accepte le concours pour un temps et un motif donnés, et sur lesquels on tombe dès qu'on n'a plus besoin de leurs services.

En ce moment un domestique parut et demanda les ordres de la princesse pour placer un tableau qu'on venait d'apporter.

La princesse quitta la chambre un instant et rentra en riant.

— Devinez-vous de quel tableau il s'agit ? dit-elle.

— D'une acquisition nouvelle probablement : de quelque merveilleuse découverte faite dans l'une de vos promenades, comme ce tableau de Cigoli que vous avez acquis par-dessus le marché l'autre jour, en achetant le cadre qui l'entourait ?

— Non, point du tout : c'est un tableau moderne, qui a pour sujet : Cordelia aux pieds de son père, et pour modèle...

— Allons donc, princesse, parlez-vous sérieusement ? et Georges vous a-t-il réellement donné ce tableau ?

— *Donné ?* . . dit la princesse en clignant des yeux et en jouant avec son long collier de perles, non, ce n'est du moins pas son intention. Mais pouvait-il refuser de me prêter pendant l'absence de... *Cordelia*, ce tableau qui me faisait plaisir ? C'était une fantaisie de convalescente, privée tout d'un coup de sa garde-malade ? Avec un peu d'insistance pouvais-je échouer ? Ayant fait preuve d'ailleurs de tant de condescendance pour lui, et de tant d'indulgence pour elle !

— Ah ! princesse ! quelle diplomate consommée vous êtes !...

— Sérieusement, dit la princesse, savez-vous que je n'avais pas remarqué du tout cette ressemblance, n'ayant vu ce tableau qu'une fois, et avec distraction, à une époque où je ne connaissais pas encore Gabrielle. Vous savez que le cabinet de Georges est un sanctuaire où je pénètre fort rarement, et cette année, d'ailleurs, ce tableau était caché.

— Et qui donc vous a donné la pensée d'aller le regarder ?

— Lui-même, par la belle histoire qu'il est venu me raconter ici, l'autre soir.

— Et où l'avez-vous placé maintenant ?

— Dans mon cabinet de toilette, où il ne met jamais les pieds, répondit la princesse en éclatant de rire.

Le marquis Adelardi, on le sait, avait déploré autant que la princesse la nouvelle passion de Georges. Néanmoins, il se sentit en ce moment mécontent d'elle et de lui-même, et il la quitta bientôt pour aller se mettre à la recherche de son ami. Il était inquiet, car il le savait tenté par une dangereuse curiosité et il aurait voulu ne pas le perdre de vue. Ils devaient se rejoindre à une espèce de casino, alors à la mode, pour y diner ensemble, et il espérait s'emparer de lui pour le reste de la soirée. Mais, en arrivant au lieu du rendez-vous, il n'y trouva plus celui qu'il venait chercher. Georges était parti, et l'on remit à Adelardi un billet qu'il avait laissé pour lui et qui arracha à celui-ci une énergique exclamation de contrariété.

Ce billet était ainsi conçu :

“ Une fois n'est pas coutume. J'ai accepté pour ce soir la proposition de Lasko. Dini m'accompagne, mais soyez tranquille, je n'y vais pas sous mon nom et je ne serai connu de personne.”

Lasko ! murmura le marquis en frappant du pied, c'est là son nom aujourd'hui ? Que le ciel le confonde ! Que n'est-il encore au fond du Spielberg, où il se trouvait à la seule place qui lui convient.

AU BORD DU NECKER

XXXIV

“ Revenez, Gabrielle ! si vous le pouvez, revenez tout de suite ; en tout cas, revenez bientôt.”

En lisant ces simples paroles adressées par Clément à sa cousine, il eût été difficile de deviner avec quel battement de cœur elles avaient été écrites. En tout cas, la pensée n'en fût jamais venue à Fleurange elle-même, et moins que jamais au moment où lui était arrivée cette lettre à la fois si affligeante et si secourable. Elle avait même fait fort peu d'attention aux assurances contenues de son cousin relativement à l'inutilité actuelle de tout nouveau sacrifice au bien-être de sa famille. Clément lui avait pourtant dit l'exacte vérité. La situation du professeur Dornthal et de sa famille était fort changée sans doute, mais loin cependant d'être transfor-

mée au point où ils s'y attendaient tous et s'y étaient préparés à l'époque où, un an auparavant, la ruine les avait frappés et dispersés.

Quitter une maison habitée depuis vingt-cinq ans, voir les objets qui en étaient l'ornement mis en vente, abandonner le lieu même où s'est écoulée la meilleure partie de la vie, tout cela exclut d'abord la possibilité de prévoir autre chose que privations et tristesse sans mélange. Madame Dornthal elle-même, alors, n'envisageait pas autrement l'avenir, et le courage avec lequel elle avait quitté sa ville natale était le même qu'elle eût montré à son mari s'il avait été condamné à subir un exil qu'elle aurait partagé avec lui, en cherchant à le lui alléger le plus possible, mais sans réellement prévoir pour eux la moindre chance de joie dans ce changement d'existence.

La joie cependant était venue, et il n'est pas rare qu'aux revers supportés sans murmure, soient accordés ainsi des compensations imprévues.

En premier lieu, la nouvelle demeure, quoique simple et même rustique, comparée à la première, n'était ni triste ni incommode. Deux chambres spacieuses situées au rez-de-chaussée permettaient à la famille de s'y rassembler au grand complet, soit pour les repas, soit pour les réunions du soir dont, au retour des absents, ils espéraient retrouver les joies intimes. Un petit jardin entourait cette maisonnette et descendait en pente jusqu'à la rivière par une pelouse verte bordée à droite et à gauche de deux allées couvertes. Ce lieu, nommé *Rosenhain*, justifiait son nom par l'abondance de fleurs et surtout de roses qui, de toutes parts, égayaient la vue et embaumaient l'air. Aussi, dès le premier jour, ils avaient éprouvé une impression fort différente de celle qu'ils avaient appréhendée. Clément avait d'ailleurs soustrait à la vente plusieurs gravures et deux ou trois des tableaux favoris de son père, ainsi que quelques objets familiers et précieux, et ils les retrouvèrent là comme de vieux amis, qui les avaient précédés, pour leur donner la bienvenue.

En second lieu, il était advenu que les collections rares du professeur et les objets d'art, réunis par lui, avec un goût sûr et une science profonde, possédaient une valeur fort supérieure à celle qui avait été prévue, en sorte que, à défaut de l'opulence disparue, une aisance plus que suffisante leur fut bientôt assurée. A cela se joignait tout ce que promettait l'avenir à Clément, dont la singulière aptitude, une fois reconnue, se trouva rapidement en voie de justifier les prévisions de Wilhelm Müller. La fortune, à dire le vrai, n'est ni aussi aveugle ni aussi capricieuse qu'on le dit, et

si elle accorde parfois ses faveurs à ceux qui en sont indignes, il en est toutefois qu'elle réserve exclusivement au travail persévérant, à l'intègre loyauté, au calcul intelligent et habile, à l'économie sévère, à la rigoureuse exactitude. Ces vertus, et non le hasard, président à la fondation des fortunes durables et honorées, et là où elles manquent, l'habileté la plus consommée ne les empêche pas de se dissiper souvent en un jour.

C'était une de ces fortunes légitimes que Clément était digne de fonder et capable de relever. En tout cas, ses efforts suffisaient, et il eût voulu épargner à son père la part de travail que celui-ci s'était adjugée ; mais il ne put l'en détourner, et bientôt il s'aperçut qu'il ne le devait pas. Son père lui avait transmis le côté poétique de sa nature, mais c'était de sa mère qu'il tenait la force et l'énergie dont le professeur, malgré les dons rares et exquis de son âme et de son intelligence, était complètement dépourvu. Un abattement profond se mêlait à la résignation apparente avec laquelle il acceptait le malheur, et cet abattement naissait de la conviction tardive et humiliante de l'avoir lui-même amené par son imprévoyance, et d'être ainsi responsable de la ruine de ses enfants.

Il fallait le distraire de cette idée fixe, et à cet égard l'occupation forcée que lui imposait la charge qu'il avait acceptée, ainsi que la nécessité de poursuivre ses études favorites, étaient trop utiles pour l'engager à y renoncer. Peu à peu, cette nouvelle existence, sur laquelle ne pesait plus aucune anxiété matérielle, devint à la fois animée et sereine, et les heures où la famille se réunissait eussent presque repris le même aspect qu'autrefois, sans les nombreuses places vides au foyer. Mais après l'arrivée d'Hilda et de son mari et celle du docteur Leblanc, les soirées de Rosenhain étaient redevenues animées et presque joyeuses. Ludwig retrouvait avec Hansfelt ses chères causeries d'autrefois ; Hilda réjouissait la vue de son père par sa beauté et son bonheur, les voix et les rires des enfants retentissaient de nouveau et le violon de Clément faisait parfois, comme jadis, entendre des airs de danse, mais le plus souvent, à la prière de son père, c'étaient de plus graves mélodies qu'il jouait maintenant avec une expression si pathétique et avec une telle perfection, que Hilda surprise, lui demanda un jour " comment dans sa vie si occupée, il avait trouvé le temps de développer ainsi son talent ? "

Clément n'entendit pas d'abord sa question, tant il était absorbé par quelques mesures de Beethoven qui prenaient sous son archet un accent déchirant. Elle répéta sa question :

—Je joue le soir à Francfort, répondit-il alors, je fais de la musique avec Müller et sa femme, cela me repose de mes détestables

journées, et m'empêche de perdre ce que tu veux bien appeler *mon talent*.

Tel était l'aspect que Fleurange eût trouvé à la nouvelle demeure des siens si elle y était arrivée un mois auparavant, et peut-être, en ce cas, son involontaire tristesse eût-elle été plus apparente. Mais les jours qui avaient immédiatement précédé cette arrivée avaient été remplis d'angoisse, et la paix, à peine reconquise dans le paisible intérieur, avait été de nouveau violemment troublée. Aussi ne put-on s'étonner des larmes qui se mêlèrent à sa joie en revoyant ceux qu'elle aimait, puisqu'au milieu d'eux elle retrouvait la sœur en deuil du docteur Leblanc, et qu'à son arrivée il avait fallu lui apprendre un nouveau malheur que la lettre de Clément lui avait à peine fait entrevoir.

La vie du professeur Dornthal, en effet, n'était plus en danger, mais elle apprit que sa mémoire était demeurée étrangement affaiblie, et que la flamme de cette noble intelligence, était sinon éteinte, au moins devenue vacillante et incertaine ! On espérait que cet état serait passager ; le temps, le repos complet, l'absence de tout travail, amèneraient bientôt, disait-on, son rétablissement. Mais l'épreuve était rude, et Clément voyait pour la première fois défaillir le courage de sa mère. Ce fut avec un bien triste sourire que madame Dornthal vit son mari reconnaître Fleurange et l'embrasser sans témoigner la moindre surprise de sa présence, ou se rendre compte du temps et de la distance qui les avaient séparés. Il en fut de même pour Clara ; mais lorsque celle-ci lui mit son enfant dans les bras, un soudain effort réveilla pour un instant la mémoire assoupie du malade. Les larmes lui vinrent aux yeux, il embrassa l'enfant en murmurant : " Que Dieu le bénisse ! " il le rendit à sa mère en la regardant avec une expression qui les remplit un instant d'espoir ; puis cet éclair s'évanouit et il retomba dans son état précédent.

Il résulta de toutes ces circonstances que lorsque la famille se trouva le soir réunie dans le grand salon du rez-de-chaussée, tous les fronts étaient soucieux, tous les jeunes et riants visages étaient graves et assombrés, et une commune tristesse pesait sur le cœur de tous. Il valait peut-être mieux, du reste, qu'il en fut ainsi pour Fleurange qui, prompt à s'oublier elle-même, ne semblait plus ressentir et ne ressentait plus en effet que le chagrin de tous.

Ah ! combien cette tristesse qui ne paraissait être que de la sympathie, était chère ce soir-là à celui qui la contemplait avec une ivresse silencieuse, assise entre ses sœurs, tandis que la lumière de la lampe allumée au plafond tombait sur sa tête charmante, et que sa voix si chère et si longtemps absente, retentissait pour la

première fois en ce lieu où tout semblait être transformé par sa présence !

La soirée, triste pour tous, ne le fut pas pour Clément ; son inquiétude même pour son père était suspendue, l'espoir était là, pour cela comme pour tout ;—oui, pour *tout*. Il ne voyait plus rien en noir, il était comme enivré d'espérance. Avec quel regard doux et confiant elle lui avait serré la main. Avec quel accent elle lui avait dit : “ Clément, mon ami, oh ! que je suis heureuse de vous revoir ! ” L'avenir était-il donc si sombre qu'il l'avait cru naguères ? Quant à la fortune, il n'en était déjà plus rien, il était désormais persuadé qu'il saurait la vaincre et la ramener. Il s'en était cru incapable jadis, mais il s'était trompé. S'était-il trompé de même en croyant impossible qu'il pût plaire jamais ?... A cette question il n'entendit d'autre réponse que le battement précipité de son cœur, et le bruit de l'eau rapide, près de laquelle il était venu s'asseoir !

Pendant ce temps, Fleurange et ses cousines étaient montées au premier étage. Bientôt il les aperçut toutes les trois causant tout bas, dans la large galerie de bois qui régnait au dehors et sur laquelle, à cet étage, donnaient toutes les fenêtres de la maison. Puis elles se retirèrent, mais la lumière allumée pour la première fois ce soir-là demeura longtemps visible, et Clément ne quitta sa place qu'après qu'il l'eut vue s'éteindre.

XXXV

Ce fut lorsque Fleurange eut repris peu à peu les habitudes de cette vie de famille qui avaient été jadis la réalisation de tous ses rêves, et ce fut seulement alors, qu'elle comprit l'étendue et la profondeur du changement survenu en elle depuis le jour qui l'avait éloignée de ses amis, jusqu'à celui qui la ramenait au milieu d'eux.

Elle n'était plus la même ; aucun effort de sa volonté ne pouvait le lui dissimuler : son cœur, ses pensées, ses regrets, ses désirs, ses espérances, tout était ailleurs. L'Italie, dans tout son éclat, n'était pas plus différente du paisible paysage maintenant sous ses yeux, que les scènes évanouies, mais trop vivantes, dont elle avait été le théâtre enchanteur, ne différaient de celles qu'encadraient aujourd'hui, sous le ciel souvent brumeux de l'Allemagne, ce petit jardin fleuri au bout duquel serpentait la rivière, et ces ruines et ces grands bois, dont les sombres masses bornaient la vue au delà. A Florence, la lutte, l'effort, l'action, avaient stimulé son courage, et

la paix de Santa-Maria l'avait encore fortifiée. Mais là, nous l'avons dit, le passé et l'avenir étaient comme suspendus pour elle. Maintenant, la lutte était finie, ainsi que la halte qui l'avait suivie. Et il fallait recommencer à marcher, à agir, à vivre dans le présent, et reprendre de bon cœur la vie telle qu'elle était, avec ses devoirs et ses combats nouveaux. Jamais Fleurange n'avait ressenti à se vaincre plus de difficulté et de répugnance.

Après la longue contrainte qu'elle avait subie, elle aurait voulu s'affranchir maintenant de tout effort, surtout de toute dissimulation, se laisser aller, en paix, à une mélancolie profonde : demeurer dans une rêveuse inaction pendant des heures entières : pleurer quand son cœur était gonflé de larmes ; et, sinon parler de sa tristesse à tout le monde, au moins ne prendre la peine de la cacher à personne.

C'eût été là le penchant de sa nature, et elle eut grand'peine à n'y point céder. Mais, en ce cas, il eût fallu reconnaître que les forces recueillies dans sa retraite avaient été bien vite dissipées, et que le contact de la mère Madeleine n'avait pas eu cette fois un effet bien durable : aussi, n'avons-nous pas à enregistrer ce petit acte de lâcheté dans l'histoire de notre héroïne.

Qui l'eût vue, au contraire, levée dès l'aube, pour épargner à sa tante tous les tracas du ménage ; qui l'eût suivie, d'abord dans la chambre où se conservaient et se distribuaient les provisions, accompagnée de la petite Frida à qui elle en apprenait les mystères, et ensuite à la cuisine, pour y assister de ses conseils, et même parfois de son concours, la vieille et assez inhabile cuisinière ; qui l'eût vue, même parfois, s'en aller d'un pas ferme au marché, son panier sous le bras, et jeter, en rentrant, son manteau couvert de rosée, n'eût pas deviné, à la fraîcheur qu'elle rapportait de ses courses matinales, à l'éclat que la jeunesse et la santé donnaient alors à son teint, que, plus d'une fois, la nuit s'était passée sans sommeil, et qu'en entendant, au point du jour, sa messe quotidienne, elle avait souvent versé des larmes brûlantes.

D'autres soins, plus chers et mieux faits pour l'absorber, occupaient ensuite le reste du jour. Le don particulier qu'elle possédait pour soigner les malades, et l'influence bienfaisante qu'elle exerçait sur eux, se révélaient de nouveau auprès de son oncle, et madame Dornthal bénissait son retour en s'apercevant d'un progrès évident dans cette lente et douloureuse convalescence : progrès qui permettait de croire maintenant au retour graduel et complet des facultés du professeur, sinon à la possibilité de les appliquer désormais à un travail assidu ou difficile. Ces soins

étaient doux à la jeune fille, et le devoir nouveau qu'elle avait à accomplir près de sa chère vieille amie, mademoiselle Joséphine, ne l'était pas moins.

Joséphine Leblanc n'avait jamais aimé en ce monde que son frère. Elle avait vécu exclusivement pour lui, et elle n'avait jamais une seule fois songé qu'elle pourrait lui survivre. Aussi un être laissé seul vivant, dans une maison visitée par la guerre ou l'incendie, ne se sentirait pas plus subitement et plus étrangement seul que ne le fut cette pauvre vieille fille, après le coup fatal qui lui avait ravi ce frère chéri, admiré, vénéré, ce frère moins âgé qu'elle-même et dans les bras duquel elles'était crue si assurée de mourir !

Elle demeura cependant calme et maîtresse d'elle-même. Mais le muet désespoir exprimé sur ses traits, tandis qu'elle allait et venait dans la maison, sans importuner personne de sa douleur, attendrissait tout le monde. Elle demandait seulement à rester là, afin de ne pas s'en retourner vivre seule, dans le lieu où elle avait vécu avec lui. Dès le premier jour, madame Dornthal l'avait invitée à vivre près d'eux ; le retour de Fleurange décida sa vieille amie à prendre à cet égard un parti irrévocable, qui fut en même temps une consolation si grande, que Dieu, disait-elle, la lui avait évidemment préparée de loin. La fortune du docteur était considérable, et appartenait tout entière à sa sœur ; tous ses autres parents étaient plus riches que lui et vivaient en province. Rien ne rappelait mademoiselle Joséphine à Paris. Elle résolut de se fixer près de ses nouveaux amis et de celle qu'elle avait, depuis longtemps, adoptée dans son cœur. C'était une formidable entreprise pour une personne qui, depuis quarante ans, n'avait rien changé à sa vie, qui avait toujours habité le même lieu, et qui était d'une ignorance du monde non moins grande à soixante ans qu'elle ne l'avait été à vingt. Mais tout devenait possible dès qu'il se retrouvait une créature au monde pour qui elle pouvait vivre. Quant à Fleurange, il lui était bon et utile de se dévouer en retour, et, en acquittant cette nouvelle dette de reconnaissance, son cœur trouvait des forces pour l'effort intérieur qui était devenu le travail journalier de sa vie.

Du reste, malgré le mariage de ses deux cousines, tout était en ce moment redevenu presque semblable au passé. Clara et Julian, établis dans le voisinage, où les travaux de ce dernier le retenaient pour un an, venaient chaque jour à Rosenhain. Hansfelt ne songeait point à quitter son ami, et entre son mari et son père, dont la guérison lui semblait maintenant assurée, il ne manquait plus rien au calme et rayonnant bonheur d'Hilda.

Clément, seul, ne faisait plus, comme autrefois, partie du cercle

habituel de la famille, et n'y apparaissait qu'une fois par semaine : le samedi soir, pour s'en retourner à Francfort le lundi matin, à l'aube du jour.

L'ennui n'accompagne pas d'ordinaire les travaux pour lesquels on a une grande aptitude. Mais celle de Clément était multiple, et de tout ce qu'il était capable de faire, ce qu'il faisait dans le bureau où il avait rivé sa vie était assurément ce pour quoi il avait le moins de goût et d'attrait, et rien ne l'y eût retenu, n'eût été la conviction de servir là, mieux qu'ailleurs, les intérêts des siens. Travaillant pour eux, il se croyait obligé de rendre son travail lucratif, et une fois envisagé ainsi, rien ne devait plus lasser le courage d'endurance qui était particulièrement le sien : courage auquel le désir de surprendre ou d'attirer les regards n'ajoutait jamais rien, mais que rien, dans aucune circonstance, ne pouvait faire reculer ou fléchir, et qui savait braver l'ennui comme il savait braver le danger. Toutefois cet ennui qu'il parvenait à vaincre, par l'intensité même du travail, devenait parfois accablant, et il eût de violents accès de découragement, sans le repos qu'il goûtait le soir dans le modeste intérieur dont il était devenu le commensal et l'habitué de chaque jour.

Wilhelm Müller s'apercevait que les connaissances variées de Clément ajoutaient utilement aux siennes, et son dévouement pour lui était mêlé d'une admiration voisine de l'enthousiasme. Il procurait de son côté à Clément l'occasion et la jouissance de parler d'autre chose que de leurs affaires commerciales et, la musique aidant, les soirées s'écoulaient doucement. Mais la bonne et simple Berta, avec cet instinct qui aide les femmes à mettre souvent le doigt sur une plaie que l'homme le plus pénétrant ne découvrirait jamais, avait trouvé un plus sûr moyen de le distraire. Les enfants n'avaient point oublié le grand événement de leur vie : le voyage et la belle demoiselle rencontrée en chemin. Et ce récit dont Clément semblait ne se lasser jamais, et auquel Berta joignait ses commentaires avait été le début d'une sorte de confiante intimité, dont elle usait discrètement, mais qui le soulageait plus qu'il ne s'en apercevait lui-même. Bref, c'était là le point lumineux de sa fatigante vie, et, plus que jamais, il allait en avoir besoin, lorsqu'au bout du congé, obtenu à l'époque du terrible accident de son père, et prolongé de jour en jour depuis lors, il vit approcher le moment où il faudrait aller reprendre sa chaîne, et cette fois la reprendre avec un effort qui ajoutait un degré d'héroïsme de plus à la tâche qu'il s'était imposée.

C'était la veille de son départ : Fleurange et Hilda assises au jour tombant sur un petit banc placé au bord de la rivière cau-

saient ensemble, et Clément, appuyé contre un arbre, devant elles, regardait couler l'eau en silence, écoutant avec attention, mais sans y prendre part, la conversation qui avait lieu entre sa cousine et sa sœur.

Cette conversation roulait sur tout ce qui s'était passé pendant leur séparation, et bientôt Hilda se mit à questionner Fleurange sur son voyage, sur l'Italie, sur la vie qu'elle avait menée à Florence, loin d'eux tous. Fleurange répondit, mais brièvement et avec cette sorte d'appréhension que l'on éprouve lorsque, dans un entretien, le discours se rapproche d'un sujet dont on voudrait éviter de parler. Elle sentait d'avance qu'elle n'y réussirait pas, et elle cherchait, sans y parvenir, à vaincre son embarras, lorsqu'en effet le nom du comte Georges fut prononcé par sa cousine. Après quelques questions auxquelles Fleurange répondit par monosyllabes, Hilda poursuivit :

—Le comte Georges!... un ami de Karl, qui l'a rencontré, prétendait l'autre jour devant moi qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer. Qu'en penses-tu, toi, maintenant que tu le connais ?

La question était nettement posée et, nous le savons, Fleurange ne savait pas mentir.

Elle rougit et se tut : elle se tut si longtemps que Clément tourna vivement la tête et la regarda.

Avait-elle pâli maintenant ? ou bien la lumière de la lune tombant sur elle à travers le feuillage altérait-il ses traits, et ce rayon argenté donnait-il ainsi à son regard une expression que jamais, jusqu'à ce jour, il ne lui avait vue ?

Il la contemplait ainsi avec une attention mêlée d'angoisse, lorsqu'enfin, d'une voix troublée et s'efforçant en vain de sourire, elle répondit :

—Je pense, Hilda, que l'ami de Karl avait raison.

Ces mots, après tout, étaient fort simples ; toutefois les heures les plus sombres de l'avenir n'effacèrent jamais du souvenir de Clément le lieu, l'heure et le moment où ils furent prononcés, le silence qui les avait précédés, l'accent et le regard qui les accompagna.

XXXVI

On parle souvent de l'aveuglement de l'amour : on parlerait tout autant de sa clairvoyance, si une illusion volontaire n'aidait sans cesse le cœur à échapper aux révélations qu'il redoute. L'instinct même qui éclaire, pousse à fermer les yeux, et lorsque la vérité

menace le bonheur ou l'orgueil, le nombre n'est pas grand de ceux qui savent, quoi qu'il arrive, la regarder hardiment et en face.

Clément, toutefois, était de ce petit nombre : rien dans sa nature n'était propre à créer les illusions qui obscurcissent cette clairvoyance. Aussi la vérité lui fut-elle révélée soudainement et sans merci, et sa jeune espérance, naissant à peine, fut brisée d'un coup, pour ne plus revivre.

Ce moment silencieux fut, dans sa vie, un moment aussi tragique que si tout le sang de son cœur, répandu à cette place, l'eût laissé sans vie aux pieds de celle qui, à son insu, venait de lui donner ce coup mortel !

Depuis un an — depuis le jour où il s'était cru séparé d'elle à jamais, non-seulement par sa propre infériorité, mais par la triste nécessité de sa position nouvelle — deux changements inattendus étaient survenus : le premier, dans sa vie extérieure, où tout alors semblait anéanti, et où aujourd'hui il se sentait capable de tout reconstruire ; le second, dans l'opinion qu'il avait naguère de lui-même.

Était-ce à dire qu'une soudaine fatuité se fût emparée du simple et modeste Clément ? non point ; mais il était vrai que le grand revers de sa famille l'avait affranchi, en un jour, des dernières timidités de l'enfance, et qu'une sorte de barrière semblait s'être tout d'un coup abaissée devant lui. Jusque-là, sa propre valeur ne s'était nullement révélée en dehors du cercle étroit de sa famille, et même là il était aimé sans être pleinement connu. Maintenant, la nécessité l'avait mis en contact avec le monde et avec les hommes ; toutes ses facultés avaient été subitement forcées d'apparaître et elles avaient grandi dans cet effort. Ses traits, sa physionomie, son attitude, ses manières, tout avait eu sa part de cette transformation, et la gaucherie taciturne qui naguère le faisait passer inaperçu, avait été vaincue par la nécessité de se faire connaître et bientôt par la confiance que donne en soi-même l'influence qu'on obtient sur les autres. Cette influence dont il s'étonnait lui-même ne tenait point à la capacité supérieure qui s'était manifestée chez lui dans la carrière torue et prosaïque qu'il avait embrassée ; mais il appliquait à cette carrière, comme à tout, des facultés plus hautes, et tout en portant un œil et une main de maître dans les détails matériels dont il était chargé, il savait leur donner une âme par l'élévation, par la loyauté, par l'abnégation et par la générosité, noble fruit de l'ordre, et fleur du travail.

Il gardait, de plus, dans sa vie, une large part pour les études qu'il aimait, et dont il ne cessait point de s'occuper, ainsi que de

mille sujets étrangers à son occupation de chaque jour, mais fort utiles au développement de son esprit. De là naissait une éloquence simple et persuasive, qui lui donnait de l'ascendant sur tous et le faisait rechercher de préférence en mille circonstances qui ne relevaient point immédiatement de sa position nouvelle. Une ou deux fois, il avait été ainsi appelé à parler dans des réunions publiques qui avaient pour but, soit les intérêts de la ville, soit des questions relatives aux arts et aux lettres, et il s'en était acquitté avec un succès qui l'avait fait remarquer, non-seulement de tous ceux à qui le nom de Dornthal était déjà familier, mais à un grand nombre d'inconnus. Des relations nouvelles et nombreuses s'étaient offertes à lui de toutes parts, et Clément eût facilement pu trouver à passer ses soirées ailleurs que dans le modeste intérieur des Müller. Mais tel n'était point son désir. Leur compagnie suffisait à sa disposition actuelle. La musique, dont il ne se fût point volontiers privé, faisait les délices de ses hôtes, et, ainsi que cela arrive fréquemment en Allemagne, ils étaient en état de jouer avec lui des duos et des trios que plus d'un artiste n'eût point dédaigné d'écouter.

A toute sa vie, ainsi partagée et remplie, présidait une seule et chère image sans cesse présente. D'abord entrevue comme une vision céleste, lointaine et inaccessible, elle semblait depuis quelque temps, et sous l'influence de tout ce que nous venons de dire, s'être peu à peu rapprochée de lui.

Cette importance acquise, à laquelle il attachait si peu de prix pour lui-même, il commença à cause d'elle à y tenir. Cette bienveillance, qui de toutes parts semblait lui sourire, il osa un jour se demander si elle ne lui permettrait pas d'attendre et d'espérer tôt ou tard quelque chose de plus, et si son poète favori avait tout à fait tort de promettre à celui qui aime d'être aimé en retour ?

De telles pensées ou de tels rêves, si l'accès dans le cœur leur est permis, finissent facilement par le dominer tout entier, et nous l'avons dit, celui de Clément était ivre d'espérance à l'époque où Fleurange reparut au milieu d'eux ! Rêves, pensées, espérances, qu'un seul mot d'elle venait de briser. Un mot dont ses yeux, entrevus à la pâle lumière de la lune, avaient révélé à Clément la signification certaine et fatale !

La douleur qui envahit son âme lui fit mesurer toute l'étendue qu'avaient eu ses illusions, et il s'étonna de s'être auparavant jamais trouvé malheureux. Pendant les jours qui suivirent son retour à Francfort, un abattement qu'il n'avait jamais connu s'empara de lui, et il lui sembla être désormais aussi incapable de tout effort qu'indifférent à tout succès. Le travail de la journée lui

devint insupportable, et l'étude du soir impossible. Au lieu de paraître chez les Müller à son heure accoutumée, il sortait de la ville à pied ou à cheval et errait pendant des heures entières, comme pour lasser sa douleur et épuiser ses forces.

Maintenant il voyait clairement que, depuis deux ans, il n'avait vécu, pensé et agi que pour elle ; il lui avait donné, avec son cœur, sa vie tout entière, et à sa vie il avait donné pour but unique, l'espoir d'obtenir un jour, en retour, ce cœur qui ne devait jamais lui appartenir, ce cœur qui s'était donné à un autre ! Et tandis qu'il répétait avec rage le nom du comte Georges, le souvenir qu'il en gardait venait aiguïser sa souffrance, en le lui montrant revêtu d'un attrait irrésistible. Ses nobles traits, sa physionomie intelligente, son goût pour les arts, le charme de ses manières, de sa voix, de son langage, tout cela se retraçait impitoyablement à la mémoire de son humble rival. Il le voyait, dans cette galerie de la vieille maison qu'ils avaient parcourue ensemble à une époque où lui-même n'était qu'un pauvre étudiant absolument dénué de tout ce qui pouvait inspirer non-seulement l'attrait, mais la plus simple bienveillance. Son imagination ne lui fit pas grâce de ce contraste : "Pouvait-il s'étonner (il rougit même du ridicule qu'il se donnait par cette comparaison), pouvait-il s'étonner qu'un tel homme réussit à plaire mieux que lui." Et, quant à cet homme, pouvait-il, lui, s'étonner que, rapproché de Fleurange, vivant sous le même toit qu'elle... A cette pensée, une douleur poignante, une jalousie furieuse s'emparaient de lui et soulevaient dans son cœur une tempête que ni le devoir, ni l'honneur, ni l'énergie de sa volonté n'eussent réussi à calmer. Il y a des heures où la passion ne connaît plus ici-bas aucune puissance égale à elle-même, et ceux qui ne savent pas chercher leur force plus haut que la terre sont toujours vaincus. Mais ce frein divin, ce frein puissant, Clément avait su le subir, et sa force avait consisté à ne jamais s'y soustraire. Aussi ne devait-il pas succomber dans ce rude combat, car il allait bientôt lever les yeux, et chercher le secours dont il avait besoin pour redevenir maître de lui-même.

M^{ME} CRAVEN.

(A continuer.)

DEVELOPPEMENT DU COMMERCE CANADIEN¹

Rien ne donne mieux l'idée de la condition matérielle d'un peuple que la grandeur ou la décadence de son commerce avec les autres pays. De-même que le courant commercial s'élève ou s'abaisse, de-même on peut dire d'une nation qu'elle prospère ou décline, qu'elle avance ou rétrograde. Un commerce annuel concentré indique "quelque chose de corrompu dans l'état du Danemark," un commerce qui se développe indique non-seulement des ressources abondantes, un esprit d'entreprise et une industrie nationale, mais encore une richesse, un pouvoir et une influence progressive.

Considérée à ce point de vue, la condition du Canada, surtout depuis la Confédération des Provinces peut passer à bon droit pour être satisfaisante et prospère. Nos progrès n'ont peut être pas été aussi rapides que ceux de certains Etats en particulier de la République voisine, ou d'une ou deux colonies de l'Australie, stimulés par la découverte de l'or, mais notre condition a été moins précaire que chez ces derniers, et depuis l'union, notre commerce annuel a pris régulièrement une expansion rapide.

Les "livres bleus" publiés par le Parlement chaque année, sont fort peu étudiés. Ils sont, comme on pourrait le dire très peu attrayants pour le lecteur, en général; mais les faits qu'ils renferment, sont d'une haute importance et méritent plus de considération qu'ils en ont généralement. Voyons s'ils ne pourraient pas nous apprendre quelque chose d'intéressant sur l'étendue

¹ *The Growth of Canadian Commerce*, by James Young, M. P. Traduit du *Canadian Monthly*, par L. W. Tessier.

et le caractère de notre commerce, sur les différentes nations avec lesquelles nous sommes en rapport et sur les échanges qui se font annuellement entre nous.

L'union des Provinces qui s'est accomplie le 1er Juillet 1867, divise naturellement notre commerce en deux époques, comme notre histoire politique. Avant cette date, les rapports publics ne contiennent seulement que les retours de commerce de la Province d'Ontario et de Québec. Nous avons depuis ceux de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick. En suivant ces divisions, selon leur ordre, nous trouvons que le commerce de l'ancienne Province du Canada a progressé insensiblement jusqu'en 1841, époque où le Haut et le Bas-Canada ont été unis ensemble pour la première fois, et qu'avant le terme de l'union qui arriva en 1867, le commerce avait atteint le chiffre de \$100,000,000. Pour le prouver, et pour montrer la régularité avec laquelle le commerce a augmenté, nous n'avons pas besoin de remonter au delà de l'année 1850, date à laquelle, jusqu'à la Confédération la valeur totale annuelle des transactions, (importations et exportations ajoutées ensemble) était, comme suit :

Année.	Total du Commerce.	Année.	Total du Commerce
1850.....	\$29,703,497	1859.....	\$58,299,242
1851.....	34,805,461	1860.....	68,955,093
1852.....	35,594,100	1861.....	76,119,843
1853.....	55,782,739	1862.....	79,398,067
1854.....	63,548,515	1863.....	81,458,335
1855.....	64,274,630	1864 ½ année....	34,586,054
1856.....	75,631,404	1864-5.....	80,644,951
1857.....	66,437,222	1865-6.....	96,479,738
1858.....	52,550,461	1866-7.....	94,791,860

D'après ces statistiques, on remarquera, qu'à l'exception des quelques années qui ont suivi la grande crise commerciale de 1857, qui s'est répandue sur le continent, comme un déluge, le développement du commerce de l'ancienne Province du Canada a été régulier, en général, et à certaines époques, même rapide. Entre 1850 et 1856, nos transactions annuelles se sont élevées de la valeur de \$29,703,497 à la jolie somme de \$75,631,404, augmentation de plus de 250 par cent. Ce résultat a été dû en grande partie à l'influence sans pareille de cette mesure sage et libérale introduite sous l'administration de Lord Elgin, au Traité de réciprocité de 1854, et on ne pouvait pas espérer qu'un pourcentage d'augmentation aussi considérable, pût durer plus longtemps. Si nous embrassons toute la période en question, ce résultat nous paraît cependant satisfaisant. Le montant le plus élevé atteint pendant l'espace de douze mois a été de \$96,479,738 en 1865-66, l'année de

l'abrogation du Traité de réciprocité, et en comparant ces chiffres à ceux de 1850, on verra que notre commerce a augmenté, moins une fraction, de 325 par cent, en quinze ans, ou en d'autres termes a doublé en valeur le montant primitif, tous les cinq ans.

Nous en sommes maintenant à notre cinquième année de Confédération et les "livres bleus" nous donnent le résultat de quatre années d'expérience. Un temps plus long sera nécessaire, pour pouvoir porter un jugement éclairé sur les fruits politiques de cette mesure, mais l'expérience que nous avons eue, quoique comparativement courte est suffisante, pour établir son succès au point de vue commercial. La preuve pourra ressortir de l'examen des importations et exportations de la Puissance depuis l'Union, en commençant avec l'année finissant le 30 juin 1871 :

IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	TOTAL.
\$ 71,985,306	\$ 57,567,808	\$ 129,553,194
67,402,170	60,474,781	127,876,951
74,814,339	73,573,490	148,387,829
86,947,482	74,173,603	160,834,758
<hr/>	<hr/>	<hr/>
\$ 301,149,297	\$ 265,789,772	\$ 566,652,732

Les retours des deux premières années après la Confédération, comme on le voit, furent presque semblables, mais depuis lors la Puissance s'est avancée à grands pas dans la route du progrès commercial. Durant l'année 1869-70, la valeur de notre commerce s'est élevée à \$20,510,878 sur l'année précédente; durant l'année 1870-71 il y eut une nouvelle augmentation de \$12,446,929, et l'année courante promet d'égaliser, sinon de surpasser les deux années précédentes ensemble. Nos transactions totales de l'année dernière ont monté à la jolie somme de \$160,834,758, et on verra que les affaires des quatre premières années de la Puissance s'élevait à une valeur de pas moins de \$566,652,732. Ces faits n'ont pas besoin d'être développés davantage. Ils suffisent, comme on l'a déjà remarqué, pour établir le succès commercial de la Confédération et nous assurer un avenir prospère.

Quant au second point d'intérêt qui concerne l'étendue du commerce, nous pouvons mentionner le caractère du commerce de la nation, et les pays qui sont en rapport avec elle.

La nature de nos exportations nous est à tous familière. Elles peuvent être en grande partie comprises en trois catégories: les bois de la forêt, les animaux et leurs produits et la richesse agricole. Nous devons à la courtoisie de John Langton, Ecuier, auditeur-général, la faveur de pouvoir publier d'avance le retour

complet des exportations des différentes provinces comprises dans la Puissance, pour l'année finissant le 20 juin 1871 :

EXPORTATIONS DE LA PUISSANCE DU CANADA POUR 1870-71.

	Ontario.	Québec.	Nouvelle Écosse.	Nouveau Brunswick	Total.
Mines	1,994,280	256,633	797,997	172,551	3,221,461
Pêcheries	89,479	678,162	2,852,255	374,379	3,994,275
Forêts	6,107,733	12,138,510	1,063,140	3,042,828	22,352,211
Animaux	5,786,552	6,319,351	405,568	71,454	12,582,925
Produits agricoles.....	4,978,668	4,588,473	232,489	53,516	9,853,146
Fabriques	213,869	784,677	295,320	807,465	2,201,331
Divers	256,133	79,950	32,289	19,173	387,554
Navires		558,144			558,144
Total.....	19,526,714	25,403,909	5,679,058	4,541,366	55,151,047
Monnaie et Lingots.....	1,261,598	5,325,402	20,350	83,000	6,690,350
Marchandises du Canada	428,475	7,713,475	817,519	893,564	9,853,033
Estimé des retours manquant	1,869,748	578,920			2,448,668
Manitoba					30,520
Total	23,086,535	39,021,706	6,516,927	5,517,930	74,173,618

La valeur des articles exportés l'année dernière, qui sont le produit de la Puissance, était de \$55,151,047, comme on peut le voir par le tableau ci-dessus. De ce montant, les productions de nos fermes et de nos forêts ne forment pas moins de \$44,788,282, ou un peu plus que les trois quarts du total. Moins d'un quart est fourni par nos pêcheries, mines, fabriques et chantiers de navires, mais il est consolant d'apprendre que ces branches d'industrie sont en bonne voie de prospérité et que les retours constatent une augmentation chaque année.

Les importations en Canada, de l'Angleterre et des pays étrangers, pendant l'année 1870-71, atteignirent la somme de \$86,661,145 et représentent un nombre si considérable d'articles différents que la publication d'une liste complète absorberait trop d'espace. Elles se composent en grande partie des productions des fabriques et des tropiques, dont les principaux articles sont les cotons, les laines, le thé, le sucre, la quincaillerie, la ferronnerie, le charbon et des articles de fantaisie. Les retours du commerce et de la navigation pour l'année dernière ne sont pas encore publiés; mais nous avons consulté ceux de 1869-70, et nous trouvons que nos princi-

paies importations et leur valeur pour cette année sont comme suit :

Cotons.....	\$7,270,927
Toiles.....	768,828
Soies, Satins et Velours.....	1,282,132
Chapeaux, Casquettes, etc.....	632,088
Lainages.....	6,893,424
Articles de fantaisie.....	1,426,460
Verre et verrerie.....	549,029
Quincaillerie.....	2,335,391
Ferronnerie.....	1,786,647
Fournitures pour chemins de fer.....	917,283
Fer brut.....	1,134,001
Thé.....	3,646,977
Sucre.....	3,618,304
Melasses.....	549,898
Charbon et coke.....	1,455,936
Vins et spiritueux.....	1,557,339
Tapis et accessoires.....	436,408
Cotonades.....	427,479
Laines.....	799,944
Machinerie.....	317,436
Montres et bijouteries.....	368,602
Porcelaine et faïence.....	431,525
Papeterie.....	537,868
Huiles préparées.....	346,455
Mercerie.....	1,475,921
Sel.....	540,557
Tabac non fabriqué.....	799,944
Cuir et marchandises en cuir.....	612,264
Articles non énumérés.....	674,434

Cette liste des principales classes de marchandises que nous importons chaque année est très significative, et en vue du fait que nos importations ont augmenté de \$19,259,275 pendant les deux années dernières, et ont excédé nos importations pour la même période de \$13,728,103, peut à bon droit nous suggérer la question de savoir si nous n'importons pas des articles qui pourraient être fabriqués avec avantage par nous-mêmes ? La réponse à cette demande doit être affirmative et nous avons la confiance que l'esprit d'entreprise et l'habileté de nos artisans apporteront avant longtemps un remède là où la chose est praticable, et que le gouvernement de son côté aura recours à un système protecteur où tout autre moyen pour empêcher le capital et le travail de se produire sur un terrain stérile.

La plus grande partie de notre commerce se fait avec deux pays, l'Angleterre et les Etats-Unis. Les Indes Occidentales espagnoles et anglaises, Terre-Neuve, l'Île du Prince Edouard et la France viennent au second rang suivant l'ordre que ces pays sont indiqués. Les retours du commerce pour 1869-70 contiennent les noms d'environ trente nations différentes avec lesquelles nous faisons plus

ou moins d'affaires. Avec plusieurs d'entre elles nos transactions se réduisent à peu de chose. Nous bornerons donc notre liste aux nations dont le commerce avec nous s'étend au-delà de \$50,000 et qu'après de soigneuses recherches, nous trouvons être les suivants.

PAYS	EXPORTATIONS	IMPORTATIONS
Angleterre.....	\$24,950,925	\$38,595,433
Etats-Unis.....	32,984,652	24,728,166
Colonies Espagnoles.....	1,280,268	2,423,421
Colonies Anglaises.....	1,421,423	1,268,948
Indes Occidentales Angl.	1,512,780	892,134
France.....	278,420	1,394,346
Allemagne.....	15,535	469,275
Chine.....	432,919
Espagne.....	85,082	314,925
Amérique du Sud.....	340,693
Belgique.....	13,598	161,553
Gulenne Anglaise.....	166,554	384
Italie.....	150,006	9,426
Hollande.....	6,735	145,774
Portugal.....	56,322	43,435
Norvège.....	108,649
St Pierre et Miquelon.....	91,711	2,065
Afrique.....	70,241
Bésil.....	51,861	8,504
Naples.....	61,371

Outre les nations qui viennent d'être mentionnées, l'Australie, la Suisse et la Sicile figurent dans les retours pour un montant considérable, la première par ses importations et les deux dernières par leurs exportations. De tout le commerce de cette année, qui s'élève au chiffre de \$148,387,829, on remarquera que la part de l'Angleterre et des Etats-Unis ne comprend pas moins de \$121,259,176.

Comme ils sont au nombre de nos deux plus grands fournisseurs, les fluctuations de notre commerce avec l'Angleterre et les Etats-Unis sont dignes de fixer notre attention. En traçant ces changements, l'influence immense du traité de réciprocité nous apparaît ouvertement. Depuis 1850 à 1855, les cinq années précédant le traité, nos importations de l'Angleterre étaient en chiffres ronds de \$73,000,000 contre \$50,000,000 venant des Etats-Unis; pendant les cinq années qui suivirent, nos voisins nous ont vendu pour une valeur de \$96,000,000, tandis que les importations de l'Angleterre ne figurent plus que pour la somme de \$76,000,000. Depuis l'abrogation du Traité, l'Angleterre, cependant a encore obtenu la part du lion. Durant les quatre années pour lesquelles nous avons des retours, la balance de commerce en sa faveur est de \$48,490,007, la différence avec 1869-70, comme on peut le voir, est de \$13,867,267. Cette différence est très-considérable, mais ne représente pas

le montant véritable, car dans le retour de nos importations des Etats-Unis se trouvent des valeurs de plusieurs millions par année, pour grains et farine que, quoique entrés dans nos ports de mer, passent pour la plus grande partie par ce pays simplement pour se rendre sur le marché. Un autre changement significatif dans le cours de notre commerce avec les Etats-Unis a eu lieu ces années dernières. Nous n'appartenons pas à cette école d'économie politique qui attache une grande importance à la "balance du commerce, car le Canada n'a eu que trois fois cette balance en sa faveur pendant au moins, quinze ans et cependant qui peut douter qu'il n'ait augmenté régulièrement en richesse et en prospérité? Mais si cette doctrine a aucune valeur, il est consolant d'apprendre que tandis que entre la Puissance et l'Angleterre la balance est contre nous, avec les Etats-Unis cependant elle est tournée complètement en notre faveur. En 1869-70, par exemple, tandis que nous avions à payer à l'Angleterre \$13,644,508 pour régler les transactions de l'année, nos voisins américains avaient au contraire à nous payer \$8,256,486 pour la même raison. Le fait que cette circonstance n'est pas exceptionnelle, mais la règle, est prouvé par le retour suivant de nos importations aux Etats-Unis pour les quatre années dernières :

ANNÉE	EXPORTATIONS	IMPORTATIONS
1866-7	\$25,583,800	\$20,272,907
1867-8	27,534,292	26,315,052
1868-9	27,846,461	25,477,975
1869-70	32,984,652	24,728,166
Total	<u>\$113,949,205</u>	<u>\$96,794,100</u>

Ces statistiques sont extrêmement significatives, si l'on tient compte du caractère peu libéral de la politique fiscale actuelle de nos voisins. Cette politique a été ouvertement adoptée pour protéger le fermier américain, en excluant les produits canadiens de leurs marchés, en vertu d'un tarif éminemment protecteur. Mais quel a été le résultat? Les Etats-Unis ont depuis acheté chez nous beaucoup plus que jamais, tandis que avec nos marchés qui leur sont restés ouverts, comme pendant le Traité, leurs ventes avec nous ont relativement diminué! Sous le Traité de libre échange partiel, la "balance du commerce" est restée invariablement et considérablement en leur faveur, depuis qu'ils ont fermé leurs marchés à nos productions, la balance est montée à \$17,155,105 contre eux! Ces faits portent avec eux leur propre enseignement. Ils jettent une lumière considérable sur l'opération des systèmes opposés d'économie politique pratiqués aux Etats-Unis et au Canada, et nous en recommandons la leçon aux législateurs des deux pays.

Le commerce de la Puissance avec d'autres nations que l'Angleterre et les Etats-Unis est comparativement limité et donne peu de signes de progrès. C'est ce qu'on doit voir avec beaucoup de regret, car un commerce étendue vaut autant pour un pays qu'une industrie variée.

Dans le but de montrer comme notre commerce marche lentement avec les autres nations, nous annexerons un retour de toutes nos transactions avec les principales d'entre elles durant les deux dernières années :

PAYS.	1868-9	1869-70
France.....	1,469,447	1,672,966
Indes Occidentales Anglaises.....	2,408,115	2,404,914
Provinces B. N. A.....	2,489,198	2,690,371
Indes Occidentales Espagnoles.....	(Pas de retour)	3,703,689
Allemagne.....	555,733	484,810

Ces chiffres nous révèlent que notre commerce avec ces pays reste presque stationnaire, et des efforts sérieux devraient être faits pour y apporter un remède. D'après le rapport des commissaires spéciaux qui ont visité les Indes Occidentales à la veille de la Confédération, la chose est praticable, car ils affirment avec confiance qu'un vaste champ est ouvert à l'exploitation de nos produits dans les Indes Anglaises et Espagnoles, le Mexique, le Brésil et dans d'autres pays de l'Amérique du Sud. En ouvrant une communication régulière à la vapeur, au moins chaque quinzaine, et au moyen de quelques modifications judicieuses dans le tarif, on donnerait, nous n'en doutons pas, à notre commerce avec les tropiques, une grande vigueur avec une nouvelle vie.

La population du Canada peut à bon droit se réjouir du développement passé, de l'étendue présente et des perspectives de son commerce, pris dans son ensemble.

Il porte avec lui un témoignage concluant en faveur des grandes ressources naturelles de l'Amérique anglaise et jette beaucoup de crédit sur l'industrie et l'intelligence de nos trois millions et demi d'habitants. Cependant notre commerce n'est encore que dans son enfance. Que représenteront ses opérations dans vingt ans d'ici, lorsque nos riches prairies de l'ouest seront peuplées par des millions d'habitants, le Continent relié par le chemin de fer canadien du Pacifique, et quand les voiles de notre marine marchande, qui nous élève aujourd'hui au rang de puissance de troisième ordre, blanchiront toutes les mers ?

L. W. TESSIER.

LA VALLEE DE L'OUTAOUAIS.

I

LA RIVIÈRE OUTAOUAIS.

La vallée de l'Outaouais, laissée dans l'ombre pendant trop longtemps, a en revanche considérablement attiré l'attention publique depuis quelques années. Son immense étendue, ses bois incomparables, ses exploitations forestières, ses richesses minières, la fertilité de son sol, ses ressources naturelles de toutes sortes, la part qu'elle a prise au mouvement en faveur des chemins de fer, l'importance que lui réserve le chemin du Pacifique et le canal de l'Outaouais, qui se construira inévitablement, ont avec raison convaincu les moins optimistes du brillant avenir qui lui est dévolu.

Cette magnifique région couvre une superficie de plus de 80,000 milles carrés, et a une étendue territoriale plus grande que la plupart des états américains. Ainsi, New-York ne compte que 50,519 milles carrés; la Pennsylvanie, 46,000 milles carrés; l'Ohio 40,000 milles carrés; l'Illinois, 55,405 milles carrés; le Michigan, 56,243 milles carrés; le Wisconsin, 56,000 milles carrés. Cette vallée peut donc donner asile à des millions d'habitants.

Elle est sillonnée par la rivière de l'Outaouais, qui, par son étendue, le volume et la profondeur de ses eaux, ne le cède qu'au fleuve St. Laurent. Notre grande rivière prend sa source à l'endroit connu sous le nom de "hauteur des terres," et après une course de plus de huit cents milles, elle va se jeter dans le St. Laurent, à seize milles en bas de Montréal. Elle est très accidentée et

semée de rapides, de cascades et d'îles de toutes grandeurs, qui lui donnent l'aspect le plus pittoresque.

Depuis sa source, l'Outaouais prend une direction tantôt nord-ouest, tantôt sud-ouest, puis après maints détours capricieux, il forme l'immense nappe d'eau appelée le lac Témiscaming. Il est interrompu ensuite par plusieurs rapides, puis il reçoit successivement les eaux des rivières Blanche, Montréal, Keepawa, Maganassipi et du Matawan qui devra servir de canal plus tard pour relier le lac Huron à l'Outaouais, et de débouché au commerce de l'Ouest. Il continue de former une série de rapides dont l'un, la "Roche Capitaine," a une réputation plus qu'ordinaire dans le monde des voyageurs, et l'autre, les "deux Joachim," se précipite d'une hauteur de vingt pieds avec un effet admirable. Ce dernier est tellement tourmenté qu'un radeau de bois ne saurait le franchir sans être mis en pièces.

L'Outaouais après avoir suivi une ligne droite sur un assez long parcours, se resserre tout-à-coup entre des masses de rochers d'une grande élévation et coupés à pic. Cette partie porte avec raison le nom de Rivière Creuse, car les eaux y sont d'une grande profondeur.

Plus loin, il forme le magnifique lac des Allumettes, au milieu duquel se dresse un groupe d'îlots couverts d'une riche verdure, et qui, de l'avis de plusieurs touristes, surpassent en beauté les célèbres Mille Îles du St. Laurent. La grande île des Allumettes renferme déjà plusieurs paroisses formées par une population moitié française et moitié irlandaise, qui doit être d'environ 2,500 habitants. Elle comprend une vaste étendue de terres fertiles dont une bonne partie est cultivée.

Le lac Coulonge se trouve à quelques milles plus bas, puis l'on admire la belle île du Calumet, qui a une longueur de vingt-cinq milles. Cette île est depuis longtemps habitée, et la moitié de la population, qui doit être d'au moins 1,500 habitants, est d'origine française. En 1860, les terrains en culture embrassaient un rayon de 3,467 arpents.

Après une série de rapides on atteint le lac des Chats, dont la longueur est de seize milles et la largeur de deux à six milles. Plusieurs rapides séparent encore cette nappe d'eau du lac Des Chènes, qui se trouve à quelques milles de la grande chute des Chaudières, laquelle décharge, aux hautes eaux, un volume d'eau, par minute, égal à 7,467,360 pieds cubes.

L'Outaouais coule ensuite jusqu'en bas de Montréal, à l'endroit de son embouchure dans le St. Laurent, interrompu par plusieurs rapides que l'on a tournés pour la plupart au moyen de canaux.

Il est grossi sur tout son parcours par les eaux de plus de vingt-cinq tributaires, dont plusieurs sont aussi considérables que quelques-uns des grands fleuves de l'Europe. Les plus importants, en outre de ceux que nous avons déjà signalés, sont les rivières Du Moine, Coulonge, Madawaska, Noire, Mississipi, Bonne Chère, Petewawee, Rideau, Gatineau, du Lièvre, la Petite Nation, Rouge, Blanche, du Nord et autres.

La Gatineau seule a une longueur de plus de trois cents milles et arrose une étendue d'environ 10,000 milles carrés. Elle prend naissance, non loin de l'embouchure de l'Outaouais, dans un lac beaucoup plus grand que celui qui alimente la grande rivière. M. Olivier Lachance, un intrépide coureur des bois au service de M. Gouin, l'un des principaux exploitants de bois du pays, a fait dernièrement tout le voyage à travers les forêts du nord depuis le Saguenay jusqu'aux sources de l'Outaouais et de la Gatineau. Il raconte qu'il a été jusqu'à la tête de cette dernière rivière, ou comme il dit, jusque dans la tête des cheveux, et qu'il a vu la place où il aurait pu prendre l'eau de l'Outaouais et de la Gatineau dans son écuelle. La rivière Petewawee a une longueur d'environ 140 milles; la rivière Noire, de 130 milles, et la rivière Coulonge de 160 milles. Les autres affluents de l'Outaouais ont une étendue moyenne de 130 milles.

Une rivière aussi accidentée doit offrir naturellement des difficultés considérables à la navigation. Cependant, dans sa partie inférieure, depuis Ottawa jusqu'au Bout de l'Île, les bateaux à vapeur peuvent franchir librement cette distance au moyen des voies artificielles que l'on a exécutées à Grenville, à la Chute à Blondeau et à Carillon.

Afin de faciliter la navigation et répondre aux besoins croissants du commerce, le gouvernement travaille depuis quelque temps à l'agrandissement du canal Grenville, qui aura les dimensions du canal Lachine. Les travaux de creusement et d'élargissement ainsi que la construction de nouvelles écluses seront terminés d'ici à deux ans.

Au pied du canal Carillon, on projette très sérieusement de barrer la rivière à cet endroit, qui est large d'environ 1,700 pieds. On croit que ce grand ouvrage en refoulant l'eau aurait pour effet d'en élever le niveau de 12 à 15 pieds et de faire disparaître ainsi la Chute à Blondeau, six milles plus haut. On construirait à l'une des extrémités du barrage, sur l'une ou l'autre rive, à Carillon ou à la Pointe Fortune, un canal d'un demi-mille de long, et au milieu, une glissoire pour la descente du bois. On croit que cette magnifique amélioration, qui a été suggérée par M. Walter

Shanley, croyons-nous, rendrait inutile le canal de la Chute à Blondeau et deux milles de canal à Carillon. On en porte le coût à \$400,000.

Il est aussi question de reconstruire l'écluse de Ste. Anne et d'approfondir le chenal qui y conduit.

La navigation est plus difficile dans la partie supérieure de l'Outaouais, où, à l'exception des glissoires qui ne servent qu'à la descente du bois, on n'a pas encore créé de voies artificielles pour tourner les rapides. Cependant, les bateaux à vapeur d'un faible tirant d'eau naviguent maintenant sur certaines sections jusqu'au Rocher Capitaine, et il n'est pas impossible qu'ils s'avancent encore plus loin. Jusqu'à cette année, ils ne dépassaient pas le rapide des deux Joachim.

Il paraît que le gouvernement a l'intention, cependant, de commencer l'amélioration de la partie supérieure de la rivière en faisant construire à la chute de la Culbute, en amont de l'Île des Allumettes, sur la rive nord de l'Outaouais, de grandes écluses en bois semblables à celles que l'on exécute à Grenville. Il est à désirer que cette amélioration se fasse, et ne soit que le commencement de travaux plus importants pour rendre l'Outaouais navigable, sur tout son parcours, depuis l'embouchure de la rivière Matawan.

Les excursions dans le haut de l'Outaouais commencent à devenir de mode et avant longtemps les touristes s'y rendront en grand nombre. On s'embarque à bord du bateau à vapeur, à Aylmer, à neuf milles de la capitale, et on franchit ainsi, tout en subissant de temps à autre les inconvénients du "portage," environ cent cinquante milles, à travers l'un des pays les plus pittoresques que l'on puisse voir. La nature offre sur tout le trajet une série de tableaux extrêmement riches et variés, qui se déroulent en un long panorama. Sur la verte bordure de la forêt se détachent de temps à autre de jolis et florissants villages, tels que Pembroke, Portage du Fort et autres.

II

COLONISATION ET AGRICULTURE.

Le caractère physique de la région de l'Outaouais est fort divers. La contrée qui s'étend des deux côtés de la grande rivière, n'a presque aucune similitude topographique. La rive sud est en général

plane et unie, tandis que la rive nord est, au contraire, entrecoupée par la grande chaîne des Laurentides et par beaucoup de collines et rochers.

On peut diviser le pays qui s'étend sur la rive droite de l'Outaouais entre cette ville et le Lac Huron—un parcours d'environ 200 milles—en trois grandes sections.

La première, la plus importante et la plus riche, est la contrée du Pin Blanc, que l'on a ainsi nommée à cause de la grande quantité de bois blanc qu'elle contient. Elle embrasse les trois magnifiques comtés de Carleton, Renfrew et Lanark, dont les deux premiers renferment des groupes considérables de canadiens-français. La plus grande partie du sol qui est d'une grande fertilité, est en culture. La population de ces comtés est maintenant de 92,381 habitants.

À l'ouest se trouve la contrée du Bois Rouge, qui a une longueur du nord au sud d'environ 130 milles. C'est l'abondante quantité de pin rouge qu'elle contient qui lui a fait donner ce nom. Son sol est généralement sablonneux, hérissé de rochers et pauvre. À part quelques veines de terre à bois dur, qui renferment une marne riche et épaisse, cette région offre peu d'avantages à la colonisation.

La troisième division comprend la contrée du Bois Dur, nom que lui ont valu ses grandes forêts de bois dur; on y trouve du pin blanc, mais le pin rouge y est inconnu. Elle a une longueur d'environ 130 milles, et touche au Lac Huron. Une partie considérable ne vaut absolument rien pour la colonisation.

La partie inférieure de la rive sud de l'Outaouais comprend la ville d'Ottawa, les comtés de Russell, Prescott et Vaudreuil: ce dernier est situé dans la province de Québec. La population réunie de la capitale et de ces comtés est de 51,721 habitants. Ces comtés sont d'une grande fertilité et les deux premiers s'ouvrent rapidement à la colonisation; le comté de Vaudreuil est l'un des plus anciens du district de Montréal, et le surplus de sa population se déverse dans les comtés voisins ou dans celui d'Outaouais. Les comtés de Prescott et Russell sont surtout renommés par leur production de beurre et de fromage, et on calcule qu'il y a encore environ 250,000 arpents de terre couverte de bois d'une excellente qualité. Cinq moulins à scier sont établis le long de la rivière Nation et produisent annuellement plus de 12,000,000 de pieds de bois.

La rive nord de l'Outaouais est toute comprise dans la province de Québec, et nous en parlerons plus longuement comme offrant plus d'intérêt au lecteur.

Elle renferme les beaux comtés de Laval, Terrebonne, Deux-Montagnes, Argenteuil, Outaouais et Pontiac. Les comtés de Laval et Deux-Montagnes sont habités depuis longtemps et contiennent une

population très compacte, mais il n'en est pas ainsi des autres comtés, où il reste encore de vastes espaces à coloniser.

Voici qu'elle était leur population respective en 1861 et 1871.

COMTES.	1860-61	1870-71.
Laval	10,507	9,471
Terrebonne	19,460	19,591
Deux-Montagnes.....	18,408	15,615
Argenteuil.....	12,897	12,806
Outaouais.....	27,757	38,629
Pontiac.....	14,125	15,810
Total... ..	103,154	111,923
		<u>103,154</u>
Augmentation.....		8,769

Ainsi, dans les comtés de Laval, Terrebonne et Argenteuil, la population a diminué depuis dix ans. Le comté de Terrebonne n'a obtenu qu'une augmentation nominale, et le comté de Pontiac a ajouté 1685 âmes à sa population.

En revanche, le comté d'Outaouais s'est avancé hardiment dans la voie du progrès. Il a augmenté sa population durant la même période de 10,890 âmes et a progressé en conséquence plus rapidement qu'aucun autre comté de la province de Québec. Cet accroissement notable est dû en grande partie au fait que Hull existait à peine en 1860, tandis que, lors du dernier recensement, cette petite ville pleine d'avenir comptait environ 7000 à 8000 habitants.

La majorité de la population dans ces six comtés se composait d'origine française en 1860-61, et la supériorité numérique de nos nationaux a dû s'accuser davantage durant la dernière décade, à cause de l'accroissement remarquable de Hull, qui est presque tout canadien-français. Il y avait à cette époque 65,499 canadiens-français contre 37,655 habitants de toutes origines. Dans les comtés d'Argenteuil et de Pontiac, l'élément français est dans une minorité considérable, mais il est en majorité dans le comté d'Outaouais, et forme la presque totalité dans les comtés de Laval, Deux-Montagnes et Terrebonne.

Aussi, ce n'est pas sans raison que M. Rameau désignait la vallée de l'Outaouais, dans sa *France aux Colonies*, comme l'un des boulevards futurs de la nationalité franco-canadienne. Les anglais font de grands efforts pour attirer une émigration anglaise, surtout dans les comtés d'Outaouais et de Pontiac; une société d'immigration a été fondée dans ce but, dans la capitale, et a déjà produit des résultats relativement considérables. Mais telle est la force d'expansion de notre race, que nous croyons que les autres éléments nationaux lui disputeront vainement la prédominance dans cette région.

Il y a quelques années, M. Hamilton, ancien colon du comté d'Outaouais, était appelé devant un comité de la Chambre d'Assemblée, à exposer les ressources de la rive nord de l'Outaouais, et voici en quels termes il s'exprimait :—

10. Les parties rapprochées des cantons qui avoisinent immédiatement la rive nord de la rivière Outaouais, sont rocheuses et montagneuses; mais toutes les vallées sont extrêmement fertiles et fournissent un sol composé de marne et d'argile. La tête de ces cantons offre un niveau général et onduleux; le sol y est mêlé et est de la meilleure qualité.

20. Les principaux bois de construction sont l'érable, le hêtre, le bouleau et le pin blanc; on trouve aussi dans les vallées un grand nombre de chênes. On rencontre généralement dans ces vallées de grandes pruches et du bois blanc mêlés aux espèces déjà nommées et qui indiquent invariablement un sol riche, fécond et propre à toute espèce de culture convenable au climat.

30. On peut dire en général que le blé d'automne et de printemps, l'avoine, l'orge, les pois, le seigle et le blé-d'inde sont supérieurs. J'ai vu du blé d'automne égal à celui qui nous vient de l'ouest de Toronto. Le blé de printemps, de Hull et Wakefield, n'a pas de supérieur quand la semence est de bonne qualité.

40. Le sol et le climat sont favorables à la production des grains ci-dessus énumérés; loin de considérer la durée de l'hiver comme nuisible, je la regarde comme un avantage, car l'épaisseur de la neige y protège le blé d'automne et sert à enrichir le sol.

50. Les pommiers et les groseilliers y viennent bien; mais on a prêté une bien faible attention à cet branche d'horticulture; je puis même affirmer que l'on pourrait faire produire avec beaucoup de chances de succès les diverses espèces de pommes de l'île de Montréal.

6. Tous les lacs, et ils sont innombrables, de la rive nord de l'Outaouais, foisonnent de truite, de brochet et de poisson blanc; dans quelques-uns des plus grands on trouve l'éturgeon.

Le recensement agricole de 1871 n'étant pas encore publié, il ne nous est pas possible de donner des statistiques plus récentes que celles que nous trouvons dans le dénombrement de 1860-61, sur les productions agricoles des six comtés de la rive nord de l'Outaouais, dont nous avons déjà établi la population. Quoiqu'elles n'aient pas toute l'actualité désirable, elles peuvent être examinées encore avec intérêt et utilité.

COMTÉS.	Céréales.	Légumés.	Foin.	Beurre.	Fromage.	Beuf et Porc.	Animaux.	Fermes et instruments aratoires.	Terres.	Bois et terres incultes.	Terres cultivées.
	Minots.	Minots.	Tons.	lbs.	lbs.	lbs.	\$	\$	Acres.	Acres.	Acres.
Laval.....	357106	153666	4894	182920	4144	665	275361	3052407	71510	16061
Terrebonne....	474556	249605	9340	327125	2356	3315	400340	3315908	217235	124029
D.-Montagnes..	670780	248665	13628	410711	5426	1640	568822	4672898	181656	65811
Argenteuil.....	364149	258296	10927	362078	22825	1421	351161	1312553	179095	109636
Outaouais.....	506259	394573	18861	296521	6389	1582	633103	3106806	562127	293065
Pontiac.....	395523	341970	10711	262212	4597	1400	380676	1263054	212226	157611
Total pour 1860.	2866355	1646805	68361	1841567	45737	10023	2609463	16723626	1223849	766213	457636

Le dernier recensement n'indiquera pas, croyons-nous, de grands changements dans ces statistiques, car, à l'exception du comté d'Outaouais, les autres comtés ayant vu leur population augmenter ou diminuer d'une manière peu considérable, leur production agricole a dû rester à peu près stationnaire.

Il est facile de voir que la condition agricole des comtés de Laval et Deux-Montagnes changera peu à l'avenir, car toutes leurs terres sont en culture, à moins que l'on n'y adopte un système de culture plus progressif, qui augmentera le rendement du sol.

Mais on peut s'attendre à des progrès considérables dans le vaste comté de Terrebonne, situé entre les comtés d'Argenteuil et de Montcalm. Car, ce comté offre encore un beau champ à la colonisation et renferme de grandes étendues d'un sol vierge et fertile. Depuis plusieurs années les colons se portent en grand nombre dans les terres de l'intérieur, où se déverse le trop plein de la population des anciennes paroisses du comté et de la région avoisinante.

Les plus importantes de ces nouvelles colonies sont Ste. Agathe, St. Sauveur et St. Adèle; nous les avons visitées il y a quelques mois à peine, et nous avons été surpris du développement que ces groupes de canadiens-français, perdus pour ainsi dire dans les montagnes du nord, ont pris depuis quelque temps. Tous les ans les colons pratiquent de nouvelles brèches dans la forêt et continuent courageusement l'œuvre du défrichement.

St. Sauveur est à 12 milles de l'important village de St. Jérôme, et compte 1845 habitants. Beaucoup de ces colons, qui étaient sans ressources, il y a quelques années, ont des terres aujourd'hui valant entre dix et vingt mille francs. St. Adèle est à 17 milles de St. Jérôme, et renferme après vingt-sept ans d'existence une population de 1570 âmes. Cette paroisse jouit, comme St. Sauveur, de grands avantages agricoles et industriels, et elle se développera

promptement lorsque le chemin de fer atteindra St. Jérôme et que l'on aura rendu navigable la rivière du Nord.

Ste. Agathe est encore plus au nord et progresse rapidement. Elle est plus éloignée du marché que Ste. Adèle et St. Sauveur et de fondation plus récente ; cependant son sol et sa position naturelle présentent des avantages tels que sa population est presque aussi élevée que celle de ses deux voisins. Elle produit déjà 2,600 minots de blé par année. Dans une étude sur ces cantons du nord, M. G. Alphonse Nantel dit que " les colons de Ste. Agathe, comme ceux de St. Sauveur et de Ste. Adèle, n'ont eu en général, aucune avance pécuniaire pour s'aider dans leurs travaux de défrichement ; plusieurs même en quittant leur paroisse natale, avaient des dettes à acquitter et une nombreuse famille à soutenir. Quelques morceaux de viande, quelques livres de fleur, une hache, parfois une paire de bœufs ou un misérable cheval, mais surtout des bras vigoureux et un courage à toute épreuve, telle était leur fortune. Souvent sans chemin public, ils devaient se frayer un chemin à travers rochers et broussailles. Puis des branches de sapins tendues les unes sur les autres en forme de hutte, étaient leur premier palais, en attendant les délices d'un chantier en forme. Et l'on déclarait guerre à outrance aux arbres de la forêt ; ils disparaissaient peu à peu devant les coups de la cognée ; réduits en cendre, ils servaient à la fabrication de la perlasse et devenaient ainsi le précieux soutien du défricheur. Après quelque temps de solitude et d'ennui, celui-ci voyait enfin un bienveillant voisin, un ami se poser près de lui. Quel bonheur, quelle consolation ! Que de charmes n'avait pas cette société naissante au milieu de ces bois ! L'espérance venait relever les courages ; chacun se sentait renaître à la vie ; chaque année les champs étendant de plus en plus leurs limites se couvraient d'abondantes moissons. C'en était fait, les temps de misère étaient passés ; le bonheur rentrait avec le bien-être sous le toit du colon."

Nous avons visité avec un intérêt particulier Ste. Adèle, qui est une fort jolie paroisse. Elle fut le théâtre principal de l'œuvre de l'hon. M. Morin, le véritable colonisateur de cette partie du nord de l'Outaouais. La création de cette paroisse lui revient en entier. C'est lui qui a fait exécuter les premiers défrichements, qui a fourni d'abondants secours aux colons qui, sans lui, n'auraient pu se maintenir au milieu de la solitude, qui a construit les premiers moulins à farine et à scie et a présidé au berceau comme au développement graduel de la jeune colonie. C'est là encore qu'il a usé péniblement une vie qui fut si précieuse au pays tout entier. Aussi comme son souvenir est encore vivace dans ce coin

du pays, comme chacun aime à rappeler les bienfaits qu'il a semés à profusion dans cette solitude de Ste. Adèle qu'il affectionnait tant ! Un modeste monument a été érigé à sa mémoire dans l'église de Ste. Adèle, mais son souvenir est buriné en traits ineffaçables, plus durables que le marbre, dans l'estime et la reconnaissance de la population canadienne.

Une correspondance publiée dans un journal de Montréal, il y a bien des années, et reproduite dans les *Etudes sur la Colonisation du Bas-Canada*, par M. Stanislas Drapeau, signale dans les termes suivants les services que rendit cet éminent patriote à la colonisation : " Ce n'est pas le plus petit des nombreux services qu'a rendus à son pays le juge Morin, que celui d'avoir été le premier dans ces forêts que l'on regardait comme impraticables et propres uniquement pour la demeure de l'homme des bois et des bêtes sauvages. Depuis un grand nombre d'années, il a fait l'impossible pour attirer l'attention de ses compatriotes sur ce lieu, comme offrant à l'homme entreprenant et industrieux des avantages rares pour la colonisation. Le sol est des plus fertiles, et le climat, quoique beaucoup plus au nord que le reste du district de Montréal, n'est pas plus rigoureux et bien moins sujet aux changements subits qui le caractérisent ici. La température est des plus régulières, et les saisons, si on peut s'exprimer ainsi, plus régulières dans leurs phases..... M. Morin a dévoué beaucoup de son temps dans ces lieux et a consacré de grandes sommes au défrichement."

Le continuateur de l'œuvre du regreté M. Morin est aujourd'hui le Révd. M. Labelle, le populaire et remarquable curé de St. Jérôme. Une grande et patriotique idée domine l'esprit de ce prêtre au zèle ardent et à la parole entraînant ; il veut le développement du nord par les chemins de colonisation et les chemins de fer.

Au moyen des chemins de colonisation, il sait qu'il reculera promptement les bornes de la forêt, et facilitera le peuplement des vastes solitudes du nord. Le chemin de fer rapprochera les colons des grands marchés, leur assurera des débouchés faciles et économiques, fera renaître la vie et l'activité dans les anciennes paroisses et suscitera l'établissement de nombreuses manufactures qui exploiteront les magnifiques pouvoirs d'eau des rivières du nord, augmenteront énormément la consommation locale et donneront de l'ouvrage à des milliers de mains.

On l'appelle avec raison le père du chemin de colonisation du nord, qui doit créer une véritable révolution dans la région des Laurentides, et il a amplement mérité par ses infatigables efforts cette glorieuse paternité. De fait, personne n'a fait plus que lui

pour faire connaître les ressources du nord de l'Outaouais, pour attirer l'attention des capitalistes et de nos gouvernants sur l'importance de leur exploitation, et pour rendre populaire cette entreprise du Grand-Tronc du nord, qui se reliera étroitement avec le progrès futur de cette région.

M. le curé Labelle a eu un émule dans ses travaux en faveur de la colonisation, dans la personne du Révd. M. Provost, curé de Mascouche, qui a beaucoup fait pour attirer les colons dans cette partie du nord.

Nous ne saurions aussi passer sous silence les services qu'à rendus à cette même et grande œuvre, l'hon. M. Edouard Masson, fondateur de la jeune colonie de Ste. Marguerite. Ce monsieur s'est mis non seulement à la tête d'un mouvement sérieux de colonisation, mais il a dépensé une somme considérable pour assurer le succès et le développement de cet établissement.

Le gouvernement de Québec consacre tous les ans une somme importante pour seconder l'œuvre de ces colonisateurs et leur aider à frayer la voie aux défricheurs, en ouvrant de grandes artères de chemin. On ne saurait mieux appliquer les deniers publics. L'exécution de ces travaux donnera une impulsion énorme au progrès de ces parties reculées du pays, car beaucoup n'attendent que la confection des chemins de colonisation pour aller s'établir au milieu de la forêt.

Le comté d'Argenteuil renferme plusieurs anciennes paroisses, et contient également une quantité considérable de terres vierges d'une grande fertilité. Il s'y fait un mouvement sérieux en faveur de la colonisation, mais il serait beaucoup plus accentué, si les chemins ne faisaient pas autant défaut pour relier aux anciens établissements les cantons où l'on a commencé le défrichement. Les canadiens du comté de Terrebonne débordent depuis quelques années de ce côté, et avant longtemps ils auront créé de jeunes colonies qui ne seront pas lentes à se développer.

Le comté d'Outaouais est immense ; c'est incontestablement l'un des plus grands du pays. Il a une longueur d'environ 65 milles, et comprend plus de soixante cantons, florissants pour la plupart, et de nombreux villages, où règne beaucoup de vie et d'activité, et où se groupera d'ici à quelques années une population considérable.

On peut diviser ce comté en plusieurs sections, dont la plus importante est la région de la Gatineau. Elle est arrosée sur un parcours de plus de trois cents milles par la rivière de ce nom, qui vient affluer dans l'Outaouais, à un mille plus bas que Hull. Une bonne partie est montagneuse et rocheuse, surtout la partie supé-

rière ; mais dans le haut et le bas de la vallée, on trouve de vastes terrains d'une fertilité étonnante, qui offrent tous les avantages possibles à la colonisation. Ses forêts sont d'une richesse peu ordinaire, et depuis longtemps on les exploite sur une grande échelle. Le pin abonde et plusieurs centaines de mille billots descendent tous les ans la rivière. L'épinette, le tilleul, le chêne, l'érable, l'orme, le noyer, le frêne se trouvent aussi en grande quantité ; mais le manque de communications s'oppose à ce que l'on puisse utiliser ces bois précieux, qui se détruisent sans aucun profit pour le pays.

Ses lacs sont immenses et peuplés à profusion des meilleures qualités de poisson d'eau douce. La truite, le doré, l'achigan y atteignent des proportions considérables. Aussi la pêche est elle fort rémunérative pour les colons qui, non seulement en tirent parti pour leurs familles, mais écoulent avantageusement de grandes quantités de poisson sur les marchés voisins. Les Norvégiens établis par exemple sur le lac du Poisson Blanc, en haut de la Gatineau, exploitent depuis longtemps cette source de profit, qui ne s'épuisera pas de sitôt, car les officiers du département des pêcheries veillent scrupuleusement à ce que l'on ne pêche pas le poisson à l'époque du frai. Le vison, la loutre, la marte, le castor, le chevreuil, le caribou et l'orignal rodent en grand nombre dans la forêt vierge, et les disciples de Nemrod leur font durant l'hiver une chasse incessante, souvent fort lucrative.

Le premier pionnier de la région de la Gatineau est Philemon Wright, qui, en 1800, vint s'y établir, à la tête d'un certain nombre d'émigrants du Massachusetts. Aidé de nombreux travailleurs, il fit des défrichements considérables, cultiva en véritable agronome, importa à grands frais d'Angleterre des reproducteurs des races de bétail les plus célèbres, sut tirer de son exploitation des profits énormes et commença en 1806 à exploiter le commerce de bois. Il construisit les premiers moulins sur l'Outaouais, la première glissoire, créa une véritable colonie dans le township de Hull, devint colonel de milice, membre du parlement, et s'éteignit le 2 juin 1839, après avoir su acquérir une grande fortune et avoir fait bénéficier le pays de son rare esprit d'initiative et de progrès.

Philemon Wright a mérité d'être appelé *The Father of the Ottawa*, et nous renvoyons le lecteur qui serait curieux d'assister au laborieux enfantement de cette région, à l'étude que nous avons publiée sous le titre : *Philemon Wright ou Colonisation et Commerce de bois*.

Philemon Wright ne laissa personne pour continuer dignement son œuvre de colonisation, et pendant longtemps ce territoire resta

stationnaire. "Jusqu'à ces dernières années," dit une lettre adressée en 1858 à Mgr. l'Evêque d'Outaouais, "la colonisation sur la Gatineau avait été assez peu importante, surtout sur le haut de la rivière; c'était à peine si l'on trouvait quelques habitants échelonnés de distance en distance le long de la rivière. Mais l'élan général qui s'est manifesté partout dans ces derniers temps pour cette œuvre importante, a beaucoup contribué à faire connaître ces contrées que les exploitants de bois seuls avaient parcouru. On commence maintenant à y compter un bon nombre de familles, et je puis dire que la plupart des colons qui sont venus s'y établir s'y trouvent heureux et sont bien dédommagés des premiers sacrifices qu'ils ont fait par les bonnes récoltes qu'ils ont recueillies.

"Il est aussi juste de reconnaître que le gouvernement qui, pendant de longues années, avait entièrement négligé ce pays, a fait depuis des efforts généreux pour encourager les colons. La plus grande partie de ces terres sont recouvertes de bois franc, avantage précieux qui fournit au colon le moyen de faire de la potasse, dont le prix élevé qu'il en retire, le dédommage amplement de ses frais et lui donne la facilité de se pourvoir de bien des choses qui lui sont nécessaires.

"Déjà plusieurs chapelles sont élevées de distance en distance dans la partie où les missionnaires font le service religieux d'une manière fort régulière. On peut donc espérer qu'à une époque qui n'est peut-être pas très éloignée, le canadien qui remontera la Gatineau sentira son cœur palpiter d'allégresse à la vue des églises et des clochers qu'il apercevra sur les deux rives et qu'il saluera avec amour et consolation."

Il y a maintenant des établissements canadiens à cent milles en haut de la Gatineau, et on trouve de distance en distance plusieurs paroisses assez importantes. En laissant Hull par le chemin de la Gatineau, on remarque bientôt à droite la scierie de M. Walsh, qui occupe beaucoup de mains. Quelques milles plus haut se trouve le joli village de Chelsea, qui doit en grande partie sa prospérité aux magnifiques moulins à scie de MM. Gilmour et Cie. La population des environs se compose d'anglais, d'écossais, d'irlandais et de canadiens. Plus haut est situé le florissant village de la Pêche, le principal dépôt de bois de MM. McLaren et Cie. On remarque à la Pêche de jolis magasins, des moulins à farine, à cauder, une manufacture d'étoffes de laine et plusieurs ateliers. La paroisse franco-canadienne de la Pêche est enclavée, en arrière, à l'ouest, dans le township Masham.

Les deux paroisses irlandaises de Wakefield et Lowe se trouvent

un peu plus loin. Le township voisin est celui d'Aylwin, peuplé d'écoissais, d'anglais et irlandais. Les canadiens forment du côté est un noyau de population sur les bords des lacs Ste Marie et du Poisson Blanc. Ils sont aussi en grande majorité dans les townships de Wright, Bouchette, et Cameron, où ils forment la paroisse de la Visitation, appelée ordinairement Victoria Farm, et la paroisse de St Gabriel, connue sous le nom des Six Portages. Le village de la Visitation progresse rapidement.

Les derniers townships habités sont ceux de Maniwaki, Rensington, Egan et Aumond, qui ont pour centre principal le village du Désert. Celui-ci est encore à son berceau, mais il prend beaucoup d'importance. Il est situé à 90 milles de l'Outaouais, et il est l'entrepôt du commerce de bois de trois puissantes compagnies : MM. Gilmour, Hamilton, Bennett et Gouin. Il s'y fait un commerce de fourrures considérable. La population blanche est presque exclusivement canadienne et irlandaise. Le Désert est aussi le lieu de mission des Algonquins des rivières Gatineau, Coulonge et du Lièvre.

Les PP. Oblats sont venus les premiers planter hardiment le drapeau de la foi à côté de celui de la colonisation dans cette localité, alors qu'elle était encore à l'état sauvage. Ils y ont construit une magnifique église en pierre blanche avec une tour énorme, surmontée d'une statue de la Sainte Vierge. Les Sœurs Grises d'Ottawa y ont établi un couvent fréquenté par environ 80 élèves, et qui produit les meilleurs résultats religieux et intellectuels.

À quelques milles du Désert, sur la rivière St. Joseph, fonctionnent plusieurs établissements industriels : une scierie, un moulin à lattes, à bardeau et à farine. C'est dans le voisinage que la Société de Colonisation No. 1 du Comté d'Outaouais a choisi sa réserve de 60 lots de terre sur laquelle on vient de commencer des défrichements.

Le gouvernement a construit, à grands frais, un chemin sur la rive gauche de la Gatineau pour relier tous les établissements échelonnés sur la rivière. Les premiers quarante milles depuis Hull sont macadamisés.

La majorité des habitants de la Gatineau sont canadiens-français ; bon nombre y ont des établissements prospères et vivent même dans une plus grande aisance que beaucoup de cultivateurs de nos anciennes paroisses bas-canadiennes. Ils ne sont pas gênés ici par l'espace et ils peuvent agrandir à volonté, leur domaine.

Car, les terres sont à un bon marché extraordinaire ; on peut acquérir cent arpents de terre à raison de \$30 payables en cinq ver-

sements de \$6. Elles sont, de plus, d'une fécondité étonnante. Maints terrains donneront un rendement de 15, 20, 25, 30 et jusqu'à 40 minots par arpent; le blé, le seigle, l'orge, l'avoine et les pois viennent abondamment. Le sol produit également toute espèce de céréales et de légumes. Il n'y a en cela rien d'étonnant, car les établissements les plus reculés se trouvent sous la même latitude que les Trois-Rivières. Les paturages sont excellents. On peut même comparer la fertilité du sol de la Gatineau à celle des Etats de l'Ouest les plus renommés. De l'avis de personnes bien entendues, la région de la Gatineau est préférable aux terres si vantées des Cantons de l'Est.

Les colons peuvent écouler facilement leurs produits, à des prix élevés, dans les vastes chantiers en opération sur la Gatineau, qui en font une énorme consommation. De plus, ils peuvent également travailler à la coupe des bois durant l'hiver et gagner de bons gages : trente piastres et plus par mois. Un homme avec un attelage reçoit même de \$2 à \$3 par jour. Le prix de la main d'œuvre dans les chantiers ne fait qu'augmenter et n'a jamais été aussi élevé que cette année.

Le colon peut réaliser aussi de bons bénéfices en exploitant le bois dur qui abonde sur ses terres, et en faisant de la potasse, qu'il lui sera toujours facile d'écouler avantageusement : un quart de potasse se vend environ \$30.

Le Révd. P. Gladu, O. M. I., a visité plus d'une fois la région de la Gatineau, et chaque voyage l'a de plus en plus convaincu de sa fertilité et de l'abondance de ses ressources. Voici quelques extraits des notes qu'il a publiées à ce sujet, il y a quelques mois : " Dans la partie supérieure de la Gatineau, en haut de la rivière Désert, jamais les récoltes ne font défaut. Le blé d'automne et tous les autres grains y réussissent à merveille. J'ai traversé, l'an dernier, des champs de blé où l'on a cueilli des épis qui mesuraient sept pouces de longueur. Les gelées ne s'y font pas sentir en printemps et en automne comme en certains endroits des bords de la Gatineau, bien que plus au sud; on attribue ce phénomène au grand nombre de lacs dispersés dans ces cantons. Un missionnaire qui réside actuellement au Désert, et que ses travaux apostoliques ont conduit par toutes ces régions, et même jusqu'à deux cents milles au-dessus du Désert, m'a assuré que les terrains les plus riches, les plus favorables à de nouveaux établissements sont encore inoccupés. Il m'a mentionné entre autres les cantons d'Aumond et de Sicotte, à une vingtaine de milles du Désert, sur la rive gauche de la Gatineau, comme étant quelques-uns des endroits les plus avantageux pour la création de colonies impor-

tantes. Il paraît qu'il y a une vaste plaine, unie, sans un seul rocher, d'un sol fertile, couvert en bois franc. On pourrait y établir plusieurs belles paroisses.

“ Je connais personnellement plusieurs des colons des environs du Désert qui y sont arrivés, n'ayant pour tout bien que la vigueur de leurs bras et l'énergie de leur courage, et qui aujourd'hui se trouvent à la tête d'établissements prospères et avec les plus grandes chances de faire fortune. Permettez-moi de vous mentionner le nom d'un de ces braves colons. Pierre Bélanger réside à deux milles de l'église du Désert, sur le bord d'un lac qui porte son nom. Il y a onze ans que Bélanger arrivait au Désert n'ayant pour tout bien qu'une vache et des provisions pour un an. Avec ces faibles ressources, il s'enfonça courageusement dans la forêt, et là, seul au milieu des bois, sans même avoir de chemin pour communiquer avec ses voisins assez éloignés, il met la cognée à l'arbre et commence à défricher. Après quelques années de rudes labeurs, il se trouvait à ensemercer un printemps 13 minots d'avoine et deux minots de blé.

“ Dès que Bélanger put voir, à la fin de l'été, ses avoines et son blé onduler sous la brise du lac, il commença à jouir du fruit de ses sueurs. L'avenir lui souriait déjà plein d'un espoir que l'automne vint réaliser en partie. En effet, de la semence de ses deux minots de blé, Bélanger en recueillit 80, et de ses 13 minots d'avoine, pas moins de 350 minots. Depuis ce temps, il a pu vendre du blé chaque année. L'automne dernier, il a recueilli 690 minots de grains et 400 minots de patates.

“ Cet heureux colon habite aujourd'hui une maison convenable, il voit autour de lui une ferme bien cloturée, de bons et solides bâtiments, granges, étables, écuries. Il a 4 chevaux, 5 vaches, 6 moutons et tout le détail d'une basse-cour complète. Cela suffit pour nous garantir que le sol qu'il arrose de ses sueurs n'est pas ingrat, que le colon qui saura l'exploiter avec intelligence peut avec confiance compter sur un plein succès.”

❖ Au lieu de prendre le bâton du pèlerin et s'expatrier aux Etats-Unis pour souvent y végéter et perdre leur foi, les cultivateurs des vieilles paroisses de la Province de Québec, qui ne peuvent tirer des revenus suffisants de leurs terres épuisées, ne pourraient mieux faire que de se diriger vers la Gatineau, où ils pourront en peu d'années devenir propriétaires de belles étendues de terrains. Une société de colonisation en pleine opération s'occupe activement de faciliter le défrichement de cette région, et elle offrira sans doute de grands avantages aux nouveaux colons.

Du reste, cette vallée ne prendra son plein essor vers le progrès

que lorsque le chemin de colonisation du nord sillonnera le comté d'Outaouais, et que l'on aura construit l'embranchement projeté du chemin de la Gatineau, qui doit se rendre à la rivière du Désert. Il est à croire que cette double artère de chemin sera terminée d'ici à trois ans.

Les terres arrosées par la rivière du Lièvre et la rivière Blanche, dans le comté d'Outaouais, offrent aussi beaucoup des avantages naturels que présente la région de la Gatineau. Les colons ne sont pas lents à s'en emparer, et elles ont servi à la création de plusieurs paroisses auxquelles un avenir prospère est réservé.

L'étendue du comté de Pontiac l'emporte encore sur celle du comté d'Outaouais. Les derniers établissements qui se trouvent sur le bord de la grande rivière sont à plus de 150 milles de la capitale.

Les cantons les plus importants du comté sont ceux qui avoisinent l'Outaouais ; ils sont reliés ensemble par un immense chemin qui longe la rive. Le gouvernement a fait aussi exécuter plusieurs chemins dans le but de développer l'intérieur, et les chantiers considérables de bois, qui se font dans la forêt, ne contribueront pas peu à faciliter le défrichement des magnifiques terres boisées de ce vaste comté.

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer.)

LE CAP AU DIABLE

(LÉGENDE)

CHAPITRE I.

LE CAP AU DIABLE.

“ Quel est le Canadien, s'écrie un savant Géographe, dont le nom sera toujours cher parmi nous ? Quel est le Canadien qui n'aimerait pas sa patrie, après l'avoir contemplée quelques heures, du bord d'une de nos barques à vapeur, sur la route de Québec à Montréal ?

“ Quel spectacle enchanteur ! Que de points de vues admirables ! Quelle suite de campagnes riches, paisibles, heureuses se déploient sur l'une et sur l'autre rive, d'aussi loin que l'œil peut atteindre !

“ La scène offre quelque chose de plus grand, de plus varié, de plus ravissant encore, peut-être, si l'on descend le fleuve jusqu'au Saguenay. ”

Oui, quel plaisir pour l'œil étonné et charmé tour à tour, de contempler, sur la rive nord, cette chaîne de montagnes sourcilleuses, ces caps abrupts, ces vallées alpestres, cette nature si rude, si accidentée et parfois si sauvage !

Quel est l'étranger qui n'envie pas le bonheur du paisible propriétaire de ces maisons blanchies, suspendues au flanc des côteaux, ou qui couronnent leurs sommets, tranchant ainsi sur le fond de verdure qui les environnent !

Lorsque surtout vous avez péniblement gravi une pente rapide, que vous apercevez, à vos pieds, au fond d'une baie, un charmant village arrosé par une belle rivière et paraissant reposer en paix sous la protection de la croix surmontant le clocher de la vieille église ; votre âme aime alors à s'y délasser, pour se remettre des impressions causées par les scènes variées qu'elle vient de contempler.

La rive sud, pour n'avoir pas la sauvage et pittoresque beauté de la rive nord, n'a pourtant rien à lui envier, dans son genre. Son site, plus uni et son sol moins tourmenté, nous offrent quelque chose de plus calme et de plus champêtre ; ses points de vue ont un horizon plus grand, plus étendu mais moins animé.

C'est la nature en quelques endroits, belle de toute sa simple et primitive beauté ; ailleurs, enrichie par la vie et l'activité que lui donnent le travail et la main des hommes.

Elle a de plus l'avantage que, presque à chaque pas, vous y rencontrez un souvenir historique, une légende plus ou moins vraisemblable, ou un conte fantastique,

Ainsi, de quinze à vingt lieues de Québec en descendant le fleuve, vous apercevez, à marée basse, un écueil bien digne d'attirer votre attention. La haute mer ne le recouvre que de quelques pieds d'eau. Cet écueil a été nommé la Roche, à cause des dangers qu'il présentait autrefois à la navigation, avant que le gouvernement y eut fait bâtir un phare.

Sur ce rocher vinrent se briser plusieurs vaisseaux d'outre mer, et les naufrages des bâtiments côtiers qui y périrent ont laissé dans beaucoup de familles canadiennes de bien cuisants et amers regrets.

Plus loin, en cinglant vers le sud, et avant que d'arriver au charmant village de Kamouraska, vous voyez un cap dont la vue vous frappe et vous impressionne péniblement. Son aspect est morne et sombre ; les rochers qui le composent sont arides et dénudés ; son isolement, le silence, la nature désolée et presque déserte qui l'environne, son éloignement de toute habitation, tout enfin concourt à jeter dans notre âme un malaise étrange et inexprimable. Quelques bas fonds qui l'avoisinent en rendent l'approche difficile, sinon impossible aux bâtiments d'un faible tonnage.

Ce cap, c'est le "Cap au Diable".

D'où lui vient donc ce nom qu'enfants nous ne pouvions entendre sans frémir ? A-t-il été le théâtre de quelques apparitions infernales, ou bien a-t-il servi de repaire à quelque bande de brigands, et les bruits confus qu'on y entend, ne sont-ils pas les cris de vengeance des victimes ensanglantées que l'on trouva à ses pieds où

dans son voisinage ? Personne ne le sait ; la justice des hommes a libéré les accusés ; victimes et meurtriers sont aujourd'hui devant Dieu !

Vous eussiez trouvé qu'il méritait bien d'être ainsi appelé, si comme les habitants de la Petite Anse, en visitant leurs pêches la nuit, ou en attendant l'heure de la marée, vous eussiez entendu le vent s'engouffrer avec un bruit sinistre dans les obscures cavernes des rochers ; si vous eussiez entendu de plus ses hurlements lorsqu'il vient dans les tempêtes, en déchirer les quelque branches desséchées des arbres rabougris qui les couronnent ?

D'autres fois, et en d'autres endroits, se trouvent d'épais fourrés. Là semble y régner d'impénétrables mystères, et lorsque la brise souffle plus violemment, sa voix prend alors des inflexions différentes. Tantôt c'est un gémissement, une plainte ; tantôt un sourd grondement qui se prolonge d'échos en échos produisant de discordantes clameurs, et qui vous ferait croire que, dans ces lieux solitaires, des sorcières viennent y célébrer leur sabbat.

Vous eussiez trouvé surtout, qu'il le méritait ce nom si, comme plusieurs l'assuraient, vous eussiez aperçu sur la cime d'un rocher superplombant l'abîme, lorsque le flot battu par la tempête, venait lui livrer un assaut toujours impuissant, mais incessamment renouvelé, vous eussiez aperçu dis-je, une femme à l'œil hagard, aux cheveux épars, aux bras nus, aux vêtements en lambeaux, tendre les mains au fond du précipice, lui adresser une prière, une touchante supplication ; d'autrefois proférant des menaces, des imprécations, comme si elle eût voulu réclamer du gouffre une victime qui lui appartenait.

Il eut été alors bien hardi le navigateur qui en longeant la côte aurait vu cette apparition et entendu cette voix, s'il n'eut pas gagné le large au plus vite, en adressant une prière à son patron. D'autres gens, et c'étaient les plus croyables, disaient l'avoir vu se traîner sur les bords de la plage et imploré le flot d'une voix déchirante et désespérée, de lui rendre ce qu'elle avait perdu ; puis ses paroles étaient étouffées, ajoutaient-ils par d'immenses sanglots.

Nul doute que si cet être fantastique eut réellement été une femme, la malheureuse devait être en proie à d'immenses douleurs. Pourtant un pauvre pêcheur dont la cabane était assise au pied du cap, assurait l'avoir recueillie mourante, un matin, le lendemain d'une furieuse tempête, elle gisait sur les bords de la mer, auprès du cadavre d'un matelot. Il l'avait, disait-il, transportée en sa demeure, et après des peines infinies, sa femme et lui étaient enfin parvenus à la rappeler à la vie ; mais qu'il n'avaient pas tardé à s'apercevoir que la malheureuse était folle!!!.....

CHAPITRE II

LA FAMILLE ST. AUBIN.

Parmi les nombreuses criques formées dans les rochers escarpés qui bordent les rivages de l'ancienne Acadie, aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse, vivait au fond de l'une d'elles, un jeune et honnête négociant, dont le nom était St. Aubin.

Occupé depuis plusieurs années à l'exploitation de la pêche à la morue, son commerce prenait de jour en jour une plus grande extension, grâce à son intelligence et à son indomptable énergie. D'une probité reconnue, affable et obligeant pour tous, il était aimé et respecté de chacun.

Un grand nombre de pêcheurs dont il était le bienfaiteur, étaient venus avec leurs familles se grouper autour de lui.

Toutes ces demeures réunies formaient presque un village et donnaient à son établissement la vie et l'activité. Ainsi rien de plus animé que les scènes du soir. Les berges aux voiles déployées, gonflées par une jolie brise rentrant toutes chargées de morue ; c'est la pêche de la journée. Tout le monde accourt au rivage, femmes et enfants viennent aider le père, le mari ou le frère.

Le poste est alors en émoi. Chacun se met alors gaiement à la besogne pour préparer le poisson ; on s'assiste et se prête un mutuel secours. C'est un plaisir d'entendre les joyeux propos, les gais refrains, les quolibets qui pleuvent sur les pêcheurs malheureux ; enfin d'être témoins de la belle harmonie qui règne parmi eux. C'est la bonne vieille gaité gauloise qui prend ses ébats.

Telle était la Grave de monsieur St. Aubin.

Sa maison située sur une légère éminence dominait la petite baie et les côtes avoisinantes. De jolis jardins, de charmants bocages et de coquets pavillons l'entouraient. Un peu plus loin la vue pouvait s'étendre sur de beaux champs, dans un état de culture déjà avancée et où paissaient de nombreux troupeaux. Enfin dans son ensemble et même dans ses détails, tout respirait l'aisance, la prospérité et le bonheur.

L'intérieur de la famille ne présentait rien de particulier. M. St. Aubin marié depuis quelques années à une femme de sa nation qu'il aimait tendrement, était père d'une charmante petite fille. Cette enfant était venue mettre le comble à la félicité de ce couple fortuné.

Madame St. Aubin était une de ces femmes d'élite qui semblent se faire un devoir de rendre heureux tous ceux qui les entourent. Douée des plus riches qualités du cœur et de l'esprit, elle n'était que prévenances, amour et sollicitude pour son mari et sa chère petite Hermine, les confondant tous deux dans une même et touchante tendresse. Si parfois, elle pouvait leur dérober un instant dans la journée, c'était pour aller porter quelques secours, quelques consolations, à ceux qui en avaient besoin ; aussi la regardait-on comme une véritable Providence.

Le soir amenait les intimes causeries, on se faisait part des impressions de la journée et on formait de nouveaux projets pour l'avenir. Bien souvent aussi, la maman racontait au papa ému les mille espiègleries de la *petite*, les conversations qu'elle avait eues avec sa poupée, voire même avec une table, une chaise, un meuble quelconque ; enfin ces mille et mille riens qui font verser des larmes de plaisir et d'attendrissement aux heureux parents qui les entendent.

Ces jouissances, ces plaisirs leur suffisaient et certes ils valaient bien ces bruyantes réunions de l'opulence où l'âme et le cœur perdent leur pure et limpide sérénité.

Quelques domestiques fidèles complétaient l'intérieur de cette famille, aux mœurs simples et patriarcales.

Mais il est un autre personnage que nous nous permettrons d'introduire ici. Sans être tout à fait de la maison, Jean Renousse, tel était son nom, y était toujours le bienvenu. A l'époque où nous parlons, il était âgé de vingt-deux à vingt-cinq ans. Né d'un pauvre acadien et d'une femme indienne, de bonne heure orphelin, il devait à la charité des habitants de l'endroit de n'être pas mort de faim.

Au lieu de s'occuper comme tous les autres de la pêche à la morue, il s'était construit une hutte dans les bois à quelque distance de la mer et des habitations. Il répugnait trop au sang indien qui coulait dans ses veines de s'astreindre à un travail constant et journalier. Ce qu'il lui fallait, c'était la vie aventureuse des bois avec son indépendance.

Aussi l'été, maraudeur pour ne pas nous servir d'une expression plus forte, il était le cauchemar des jardinières. Rien de plus plaisant, en effet, que de voir, lorsqu'il faisait une descente dans les jardins, la levée de manches à balais pour en déloger l'intrus. Au voleur criait l'une des voisines, au pillard disait l'autre, au vaurien ajoutait une troisième. Bref, toutes ces commères réunies faisaient un tel vacarme qu'il aurait pu donner une idée de ce que fait certaine femme, quand à tord et à travers, elle se fâche.

Le drôle ne s'émouvait guère de ces cris tant que sa provision de patates ou de carottes n'était pas faites et que les armes ne devenaient pas trop menaçantes par leur proximité ; d'un bond alors, Jean Renousse se mettait hors de leur portée, se tournait vers celles qui le poursuivaient, leur faisant mille grimaces, mille contorsions et quand la place n'était plus tenable, il enjambait la clôture et allait stoïquement s'asseoir à quelques pas de là.

On l'avait vu quelquefois, quand de telles scènes étaient passées, entrer dans la chaumière de la plus furieuse, aller se placer bien tranquillement à sa table et partager le repas gaiement avec elle.

Mais l'hiver, chasseur et trappeur infatigable, il s'enfonçait dans la forêt avec les sauvages Abénakis, ne revenant souvent, qu'au printemps avec une ample provision de fourrures dont il trouvait toujours chez M. St. Aubin, un prompt et avantageux débit.

Malgré ses défauts, Jean Renousse était loin d'être détesté par les braves gens de la Colonie, car à plusieurs d'entr'eux, il avait rendu d'importants services. Lorsqu'une forte brise surprenait au large quelque barque attardée, qu'une femme éplorée, que des enfants en pleurs venaient demander des nouvelles d'un père, d'un mari ou d'un frère à ceux qui arrivaient ; que les pêcheurs hochaient tristement la tête, tandis que les voisins leur adressaient des consolations en essuyant des larmes qu'elles ne pouvaient dissimuler, on voyait Jean Renousse s'élançer dans une berge et malgré le vent et la tempête s'exposer seul pour aller secourir le frêle bâtiment. Grâce à son sublime dévouement, et à son habilité à conduire une embarcation, plus d'un pêcheur avait à le remercier d'avoir revu sa pauvre chaumière.

Parmi ceux surtout qui lui portaient un intérêt tout particulier, était Madame St. Aubin. Elle avait reconnu en plusieurs occasions que sous cette écorce rude et inculte, dans ses yeux noirs et vifs, dans ses pommettes de joues saillantes, il y avait plus de cœur et d'intelligence qu'un œil peu observateur n'en pouvait d'abord soupçonner. Jamais il ne se présentait à la demeure du bourgeois comme on appelait M. St. Aubin, sans en recevoir quelques secours ; et maintes fois, il leur avait prouvé qu'en l'obligeant, on n'avait pas rendu service à un ingrat.

Son attachement pour l'enfant était excessif. C'était avec plaisir qu'il s'astreignait à un travail minutieux pour lui confectionner des jouets et satisfaire ses moindres caprices enfantins. Bien des fois, on l'avait confiée à ses soins et c'était toujours avec une tendre sollicitude qu'il veillait sur elle. A la vérité, il n'était pas facile de faire de la peine impunément à la petite Hermine, lorsqu'elle

était sous sa garde et sous celle du magnifique *terreneuve* qu'on appelait *Phédon*.

CHAPITRE III.

MALHEUR AUX VAINCUS.

C'est quelquefois au moment où l'on s'estime heureux, que l'infortune vient nous frapper.

Tandis que la famille St. Aubin jouissait paisiblement des fruits d'une vie vertueuse et exempte d'ambition, heureuse autant du bonheur des autres que du sien propre, de graves événements se préparaient contre les malheureux Acadiens dans l'ancien et le nouveau monde. Ce pays était le point de vue des flibustiers anglo-américains.

En butte aux actes de rapines et de tyrannies de toutes sortes, les Acadiens avaient été forcés de s'organiser militairement pour mettre un terme aux infâmes déprédations de leurs ennemis.

L'histoire avait enregistré antérieurement plusieurs hauts faits de leur éclatante bravoure.

Ces faits démontrent ce que peut une poignée d'hommes héroïques, ne comptant que sur leurs seules ressources, qui s'arment vaillamment sans s'occuper de la force pécuniaire ou numérique de ceux qu'ils ont à combattre, mais qui ont résolu de défendre jusqu'à la fin, leur religion, leurs foyers et leurs droits. Combien n'y eut-il pas de luttes sanglantes et désespérées où le lion anglais dût s'avouer battu par le moucheron acadien, et pour ainsi dire, obligé de fuir honteusement devant lui... Mais l'orgueil britannique s'insurgeait et écumait de rage, en voyant ces quelques braves tenir tête à ses nombreuses armées! Le gouverneur Lawrence crût plus prudent et plus sûr, là où la force avait échoué, d'employer la ruse et la perfidie. Le plan fut traîtreusement combiné et habilement exécuté.

Vers la fin d'août 1755, cinq vaisseaux de guerre, chargés d'une soldatesque avide de pillage, mirent à la voile et vinrent jeter l'ancre en face d'un poste florissant par son commerce, la fertilité de ses terres et l'industrie de ses habitants. On fit savoir à plusieurs des cantons voisins qu'ils eussent à se rendre à un endroit indiqué pour entendre une importante communication qui devait leur être donnée de la part du gouverneur. Plusieurs soupçonnant un piège prirent la fuite et se sauvèrent dans les bois, en entendant cette

proclamation. Mais le plus grand nombre, avec un esprit tout che valeresque, se confiant à la loyauté anglaise, se rendit à l'appel.

Chaque année, M. St. Aubin était obligé de faire un voyage aux Mines, endroit important de commerce, pour y transiger les affaires de son négoce. Le trajet était long et les chemins n'étaient pas toujours sûrs dans ce temps-là. Par une malheureuse fatalité, il y arriva le cinq septembre au matin, jour fixé par la proclamation pour la réunion des Acadiens. Jean Renousse et le fidèle "*terreneuve*" lui avaient servi de gardes de corps pendant le voyage.

M. St. Aubin comme les habitants du lieu, se rendit à l'appel. Ce fut là qu'on leur signifia qu'ils étaient prisonniers de guerre, qu'à part de leur argent et de leurs vêtements, tout ce qu'ils avaient appartenait désormais au roi, et qu'ils se tinsent prêts à être embarqués pour être déportés et disséminés dans les colonies anglaises. L'ordre étant formel, on ne leur accordait que quatre jours de répit. Il est impossible de peindre la stupeur et le désespoir que produisit cette nouvelle ; plusieurs refusèrent de croire qu'on exécutât jamais un acte d'aussi lâche et exécrationnable tyrannie ; mais le plus grand nombre s'enferma dans leurs maisons et passa dans les larmes et les sanglots, les quelques heures qui précédèrent leur séparation. D'autres essayèrent de fuir, mais vainement. Des troupes avaient été disposées dans les bois, ils se trouvaient cernés de toutes parts et furent donc ramenés au camp, après avoir essuyé toutes sortes d'avaries et de mauvais traitements.

Ce fut à grande peine que le vénérable curé obtint du commandant la permission de les réunir le neuf septembre, veille du départ, dans la vieille église pour y célébrer le saint sacrifice et leur adresser quelques paroles de consolation et d'adieux. Personne ne fut jamais témoin, peut-être, d'une scène plus déchirante. Tous les visages étaient inondés de larmes. L'église retentissait des sanglots et des sourds gémissements des malheureuses victimes. Lorsqu'avant la communion, le bon prêtre voulut leur dire quelques mots, il y eut une véritable explosion de plaintes et de cris de désespoir. Il fut longtemps avant que de pouvoir dominer son émotion, et ce fut après de longs et de pénibles efforts qu'il put d'une voix brisée par la douleur, leur faire entendre ces paroles :

“ C'est peut-être pour la dernière fois, mes bons frères, que vous
 “ allez partager le pain des anges dans ce lieu saint. C'est lui qui
 “ donne le courage et la force de braver les tourments et les per-
 “ sécutions des méchants. C'est lui qui sera votre soutien, votre
 “ consolation dans les temps malheureux que nous traversons.
 “ Dieu seul connaît ce que l'avenir nous réserve à tous, mais rap-
 “ pelons-nous que nous avons au ciel un bras tout puissant, qui

" saura déjouer les complots des méchants : que ceux qui pleurent
 " seront consolés et qu'ils recevront avec usure la récompense des
 " larmes qu'ils auront versées. Car qu'est-ce que la terre que nous
 " habitons, sinon un lieu d'exil et de misères ; mais le ciel, voilà
 " notre patrie, vers laquelle doivent tendre nos désirs et nos aspi-
 " rations. Séparés sur la terre, c'est là où nous serons ensemble
 " réunis, c'est là que nous pourrons défier les persécutions des
 " hommes. Recevez donc, mes chers frères, avec la communion,
 " la dernière bénédiction d'un prêtre qui, le cœur navré d'appré-
 " hensions pour l'avenir de ses enfants, mais confiant dans le Dieu
 " qui prend soin de ses créatures et jusqu'au plus petit des oiseaux,
 " le prie de vouloir bien nous accorder encore des jours calmes et
 " heureux. Si nous n'avions pas d'autre destinée, js vous dirais
 " adieu ! oui un adieu qui, peut-être, serait éternel ; mais à des
 " chrétiens, à ceux qui croient en la parole sainte, je vous dis au
 " revoir ! Oui, encore une fois, au revoir !....."

La scène qui suivit se conçoit plutôt qu'elle ne se décrit. Nous
 nous permettrons d'emprunter à M. Rameau le récit que fait M.
 Ney, sur le lamentable événement du lendemain :

" Le 10 septembre fut le jour fixé pour l'embarquement. Dès le
 " point du jour, les tambours résonnèrent dans les villages, et à
 " huit heures, le triste son de la cloche avertit les pauvres Français
 " que le moment de quitter leur terre natale était arrivé. Les
 " soldats entrèrent dans les maisons et en firent sortir tous les
 " habitants qu'on rassembla sur la place. Jusque là, chaque famille
 " était restée réunie et une tristesse indicible régnait parmi le
 " peuple. Mais quand le tambour annonça l'heure de l'embarque-
 " ment, quand il leur fallut abandonner pour toujours la terre où
 " ils étaient nés, se séparer de leurs mères, de leurs parents, de
 " leurs amis, sans espoir de les revoir jamais, emmenés par des
 " étrangers leurs ennemis ; dispersés parmi ceux dont ils diffé-
 " raient par le langage, les costumes, la religion ; alors accablés
 " par le sentiment de leurs misères, ils fondirent en larmes et se
 " précipitèrent dans les bras les uns des autres dans un long et
 " dernier embrassement.

" Mais le tambour battait toujours et on les poussa vers les
 " bâtiments stationnés dans la rivière. Deux cents soixante jeunes
 " gens furent désignés d'abord pour être embarqués sur le premier
 " bâtiment ; mais ils s'y refusèrent, déclarant qu'ils n'abandonne-
 " raient pas leurs parents, et qu'ils ne partiraient qu'au milieu de
 " leurs familles. Leur demande fut rejetée, les soldats croisèrent
 " la baïonnette et marchèrent sur eux ; ceux qui voulurent résister

“ furent blessés, et tous furent obligés de se soumettre à cette horrible tyrannie.

“ Depuis l'église jusqu'au lieu de l'embarquement, la route était bordée d'enfants, de femmes qui, à genoux, au milieu de pleurs et de sanglots, bénissaient ceux qui passaient, faisaient leurs tristes adieux à leurs maris, à leurs fils, leur tendant une main tremblante, que leurs parents parvenaient quelquefois à saisir, mais le brutal soldat venait bientôt les séparer. Les jeunes gens furent suivis par les hommes plus âgés, qui traversèrent eux aussi, à pas lents, cette scène déchirante ; toute la population mâle des Mines fut jetée à bord de cinq vaisseaux de transport stationnés dans la rivière Gaspareaux. Chaque bâtiment était sous la garde de l'officier et de quatre-vingts soldats. A mesure que d'autres navires arrivèrent, les femmes et les enfants y furent embarqués et éloignés ainsi, en masse, des champs de la Nouvelle-Ecosse. Le sort aussi déplorable qu'inouï de ces exilés excita la compassion de la soldatesque même... Pendant plusieurs soirées consécutives les bestiaux se réunirent autour des ruines fumantes et semblaient y attendre le retour de leurs maîtres, tandis que les fidèles chiens de garde hurlaient près des foyers déserts.”

M. St. Aubin, comme toutes les autres notabilités, fut l'objet d'une surveillance particulière. Malgré les efforts héroïques de Jean Renousse, malgré les ruses et les stratagèmes qu'il employa pour sauver son maître de la proscription, celui-ci fut obligé de subir la loi cruelle du plus fort. Blessé grièvement dans la lutte qui venait d'avoir lieu, ce ne fut qu'avec peine que Jean Renousse lui-même réussit à se soustraire aux mains des ravisseurs. Il gravit une petite éminence, et ce fut là, la mort dans l'âme, qu'il fut témoin des scènes de violence et de brutalité qui viennent d'être racontées. Malgré son état de faiblesse, il suivit d'un œil morne et désespéré la chaloupe qui emportait son bienfaiteur, se reprochant amèrement de n'avoir pas réussi à le sauver. En dépit des tristes préoccupations auxquelles il était en proie, Jean Renousse ne put s'empêcher de remarquer un point noir qui suivait l'embarcation. C'était *Phédon*. Le noble animal, quoique blessé, avait voulu suivre son maître pour le protéger et le défendre au besoin. Il réalisait une fois de plus l'idée du peintre qui représente le chien suivant seul le corbillard du pauvre qui conduit son maître à sa dernière demeure. C'est le dernier ami qui reste quand nous avons essuyé des défaites dans la triste bataille de la vie ! Il vit tout à coup un matelot se lever et asséner un coup de rame sur la tête du fidèle serviteur ; celui-ci poussa un gémissement plaintif

et disparut. C'en était trop, épuisé par le sang qu'il avait perdu et par les émotions de la journée, Jean Renousse perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, *Phédon*, couché auprès de lui, léchait son visage et ses mains, comme s'il eût voulu le rappeler à la vie. La nuit était venue, les dernières lueurs de l'incendie doraient encore l'horizon. C'en était fait ! les Anglais avaient accompli leur acte odieux de vandalisme et de vengeance !.....

CHAPITRE IV.

JEAN RENOUSSE.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le moment fixé par M. St. Aubin pour le retour. Que pouvait-il lui être arrivé qui le retint si longtemps, lui toujours exact à revenir à l'heure dite. Déjà, accompagnée de la petite Hermine, Mme St. Aubin avait parcouru des distances assez considérables, pour aller à sa rencontre, et chaque fois, elle était toujours revenue de plus en plus triste.

C'était le soir de la dixième journée après le départ de M. St. Aubin. Assise dans le salon et tenant son enfant dans ses bras, elle ne pouvait se défendre du vague et inexprimable sentiment qui l'obsédait. Pour la première fois de sa vie, les babillages et les calineries de sa petite fille ne pouvaient la tirer de sa sombre préoccupation. Le ciel était bas et chargé, le feuillage jaunissant qui entourait sa demeure et le vent du nord qui s'était élevé, ajoutaient encore à sa tristesse. Parfois une feuille desséchée, poussée par la brise, courait dans l'avenue déserte, où, d'une minute à l'autre, Mme St. Aubin espérait voir arriver celui qu'elle attendait avec tant d'angoisses.

Les heures s'écoulaient lentement, et la soirée était avancée. Vaincue par le sommeil, la petite s'était endormie en demandant à sa mère : " quand donc papa reviendra-t-il ? " Alors deux larmes involontaires vinrent briller aux paupières de la pauvre femme ; elle pressa avec transport son enfant sur son cœur ; celle-ci ouvrit les yeux, lui sourit doucement et comme une prière, le mot *papa* s'échappa encore de ses lèvres, et elle se rendormit. C'en était trop, n'y pouvant plus tenir, et presque sans pouvoir s'en rendre compte, Mme St. Aubin se mit à fondre en larmes. Longtemps elle pleura !

Bien des fois déjà et au moindre bruit, elle avait tressailli, puis

toute palpitante d'émotion et de joie, elle allait ouvrir la porte et tendre les bras, mais vain espoir ce n'était point les pas du cheval, ce n'était point les joyeux aboiements de Phédon, mais bien le vent qui, mugissant tristement dans les arbres, lui apportait, chaque fois une poignante déception.

Enfin des pas bien distincts retentirent autour de la maison, et la porte s'ouvrit : Te voilà donc, s'écria-t-elle, s'élançant au devant de celui qui arrivait. Mais jugez de sa stupeur ! c'était Jean Renousse ! Jean Renousse, pâle, sanglant et défiguré, qui venait lui apprendre la terrible nouvelle !!!...

La foudre tombée à ses pieds n'eut pas produit plus d'effets. Madame St. Aubin s'affaissa sur elle-même. On la transporta mourante dans son lit. Deux jours entiers se passèrent pendant lesquels elle lutta contre la mort. Dans son délire, elle appelait avec transport son mari, demandant avec égarement à chaque instant aux personnes qui se présentaient, son époux bien-aimé ; et lorsqu'on lui apportait son enfant, elle la repoussait durement. La pauvre petite qui ne comprenait rien à la conduite étrange de sa mère, allait alors se cacher dans un coin de la chambre et pleurait amèrement ; puis comme si elle se fut crue coupable, elle revenait auprès du lit et baisant les mains de sa mère, elle lui disait : " Ma bonne maman, embrasse donc encore ta petite Hermine, elle ne te fera plus de mal, lève-toi et allons au-devant de papa."

Enfin son tempérament et surtout l'idée de laisser sa pauvre enfant complètement orpheline, rendirent quelques forces à Mme St. Aubin, mais une insurmontable tristesse s'empara d'elle, et bientôt cette demeure naguère si heureuse ne devint plus qu'un séjour de deuil et de larmes.

Là toutefois ne devaient pas s'arrêter ses malheurs.

La rage des pirates n'était pas encore satisfaite, il fallait de nouvelles dépouilles à leur rapacité et de nouvelles victimes à leur vengeance.

Peu de temps après les événements que nous venons de rapporter, on signala au large un vaisseau de guerre portant pavillon anglais. Instruite par l'expérience, la petite colonie après avoir recueilli tout ce qu'elle avait de plus précieux, crut prudent de se sauver dans les bois.

Madame St. Aubin elle-même réunit tout ce qu'elle put avec l'aide de ses domestiques et de Jean Renousse et dût aller les rejoindre en toute hâte, car le vaisseau s'approchait de la côte avec une effrayante rapidité.

Il n'y avait pas longtemps qu'elle avait abandonné ses foyers si chers pour s'enfoncer dans les bois avec ses fidèles domestiques

lorsque gravissant une petite éminence où ses compagnons d'infortune l'attendaient, elle vit les tourbillons de flamme et de fumée s'élever dans la direction de sa demeure et de celles des malheureux qui l'entouraient. Ce navrant spectacle leur apprit à tous que les vandales étaient à leur œuvre de pillage et de destruction.

Longtemps elle contempla les cendres brûlantes de sa pauvre demeure, qui s'élevaient et retombaient tour à tour comme font chacune de nos illusions du jeune âge. Elle jeta alors un coup d'œil en arrière vers les jours heureux qu'elle avait passés sous ce toit fortuné, vers les objets si chers qu'elle y rencontrait à chaque instant; vers les personnes qui l'entouraient et les autres qui après êtres venues lui demander des consolations et des secours, s'en retournaient en lui offrant des larmes de gratitude et de bénédictions; mais sa pensée se rapportait surtout sur la main bien-aimée qui, après Dieu, lui avait fait ce bonheur sitôt passé.

Hélas! elle n'était plus auprès d'elle pour la soutenir et la protéger avec son enfant, cette main tant aimée et tant regrettée! Reverrait-elle jamais celui à qui elle adressait chaque jour une pensée, un souvenir, une larme! Et lorsque la dernière flamme vint jeter une lueur vacillante et disparaître pour toujours, elle comprit alors qu'une barrière infranchissable venait de s'élever entre elle et son passé.

Il ne lui restait plus désormais que l'avenir, mais quel avenir?

L'hiver s'approchait avec son nombreux cortège de froid, de privations et de misères; nul asile pour la recevoir; elle allait donc devenir à charge aux pauvres gens qui n'avaient pas même de quoi se nourrir: qu'allait-elle devenir?

Accablée sous le poids de tant de malheurs, elle sentait le désespoir la gagner, lorsque tombant à genoux, elle s'écria: " Mon Dieu, mon Dieu, vous êtes maintenant notre seul et unique espoir! Ce n'est pas en vain que la veuve et l'orphelin vous implorent, ayez pitié de nous. Cette courte mais fervente prière fut immédiatement exaucée.

En relevant la tête, elle aperçut à quelques pas d'elle la figure amicale et bienveillante de Jean Renousse qui n'osant dire un mot, paraissait attendre ses ordres:

" Jean, lui dit-elle, en lui remettant son enfant dans les bras, prends soin de cette pauvre petite, veille sur elle, c'est en toi seul, après Dieu, en qui nous devons nous confier. " Peut-être ne pourrai-je jamais récompenser ton généreux dévouement pour nous jusqu'à ce jour, mais compte sur une reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec ma vie."

" Madame, lui répondit celui-ci, d'une voix émue et avec noblesse,

“ Dieu m’est témoin que si j’ai tâché de vous être utile jusqu’ici ce n’est pas dans l’espoir d’une récompense ; je donnerais volontiers ma vie pour pouvoir vous rendre ce que vous avez perdu ; mais de grâce n’allez pas vous désespérer. A deux pas d’ici est ma pauvre cabane, la vieille Martine votre servante, vous y attend. J’ai pu sauver quelques linges et des provisions. Venez, Madame, et tant que Jean Renousse pourra porter un fusil, vous et la petite ne manquerez pas de nourriture et de vêtements.”

Chargé de son précieux fardeau, il conduisit Madame St. Aubin dans sa demeure où Martine l’attendait. Un feu brillant avait été allumé, le lit de sapins avait été renouvelé ; on y avait étendu les quelques couvertures que Jean Renousse dans sa sollicitude avait-sauvées du pillage. La marmite était au feu.

On offrit à Madame St. Aubin les quelques aliments qu’on avait préservés ; elle en prit ce qu’il lui fallait pour se soutenir et s’empêcher de mourir. La petite mangea avec l’appétit qu’on a à quatre ans ; puis toutes les deux, vaincues par les émotions de la journée, la fatigue et le sommeil qui les gagnaient, s’étendirent sur le lit de sapin et ne tardèrent pas à s’endormir profondément.

Jean Renousse et Phéodor se couchèrent à l’entrée de la cabane et firent bonne garde toute la nuit.

Lorsque Madame St. Aubin s’éveilla le matin, tous les malheureux proscrits, ses compagnons d’infortune, lui avaient construit une demeure un peu plus confortable : c’était une misérable mesure de pièces qui lui offrait un séjour plus spacieux ; mais qu’il y avait loin de là à la maison qu’elle avait laissée !

Comment l’hiver se passa-t-il ? Laissons à M. Rameau le soin de dépeindre ce que durent souffrir les malheureuses victimes de l’expatriation. C’est d’ailleurs de lui que nous empruntons la partie historique de ce récit, en ce qui concerne les Acadiens :

“ Quelque fut l’après sollicitude que montrèrent les Anglais, un certain nombre d’indiens cependant se sauvèrent de la proscription. Comment ces pauvres gens purent-ils vivre dans les bois et les déserts ! Par quelle suite d’aventures et de souffrances ont-ils passé, pendant de longues années, en présence de spéculateurs auxquels on distribua leurs biens ? c’est ce que nous ignorons...

“ Là, pendant plusieurs années, ils parvinrent à dérober leur existence, au milieu des inquiétudes et des privations ; cachant soigneusement leurs petites barques, n’osant se livrer à la culture, faisant le guet quand paraissait un navire inconnu, et partageant avec leurs amis, les Indiens de l’intérieur, les ressources précaires de la chasse et de la pêche.”

Enfin le printemps arriva. Jamais dans les longues journées

d'hiver, le dévouement et le zèle de Jean Renousse ne s'étaient ralentis une seule fois. Sous le commandement de Bois-Hébert, il avait été faire le coup de feu contre les Anglais, puis aussitôt sa tâche terminée, il était revenu prendre son rôle de pourvoyeur.

Souvent dans le cours de l'hiver, on l'avait vu parcourir des distances considérables refouler au plus profond de son âme tout sentiment de haine et d'antipathie qu'il avait voué aux Anglo-Américains, et rapporter des traitants anglais, qui étaient établis le long de la côte, à la place des malheureux Acadiens expropriés, les quelques effets qui pouvaient être utiles et agréables à ses protégés.

Mais le printemps qui apporte, pour le pauvre au moins, un soupir de soulagement et une larme d'espérance ; pour l'homme qui jouit de l'aisance, un sentiment de satisfaction par anticipation des jouissances que la nouvelle saison doit lui donner, était pour les pauvres expatriés chargé d'orages.

Où iraient-ils fixer leurs demeures ? En quel endroit seraient-ils hors des atteintes de leurs implacables ennemis ? Était-il un lieu à l'abri de leurs rapines, où l'on put fournir le pain et la nourriture à la famille et aux pauvres petits enfants qui les réclamaient ? Telles furent les questions que se posèrent les Acadiens de la colonie que M. St. Aubin avait formée.

Plusieurs décidèrent de demeurer dans les bois, d'autres résolurent d'aller rejoindre leurs concitoyens échelonnés sur la côte, protégés seulement par l'isolement et l'inhospitalité des parages qu'ils habitaient.

Madame St. Aubin se voyant seule, et ne voulant plus être à charge au généreux Jean Renousse ainsi qu'à ses compagnons, prit la résolution de se rendre en Canada.

En effet, de vagues rumeurs étaient parvenues que dans ces pays lointains un bon nombre d'Acadiens avaient, dans le voisinage de Montréal, fondé une petite colonie.

Jean Renousse, dans ses rapports avec les traitants anglais, avait appris d'une manière certaine qu'un vaisseau portant un certain nombre d'émigrants, avait mis à la voile pour le Canada. D'après le nombre de jours qu'il était en mer, il ne tarderait pas à être en vue.

CHAPITRE V.

LE DÉPART.

Que nos lecteurs nous permettent de les transporter au-delà de l'Océan. Nous sommes dans un port de mer. Voyons l'activité qui y règne. Des centaines de vaisseaux déchargent d'un côté du quai d'amples provisions de charbon et de cotons ; d'autres, les riches soieries et les magnifiques produits de l'Orient. Tout le monde est à l'œuvre. Partout il y a joie car il y a gain pour tous.

Mais d'où vient donc cette foule d'hommes en haillons, ces femmes amaigries et presque nues, ces pauvres enfants si frêles, si chétifs, qui occupent un tout petit espace du quai ! D'où viennent ces pleurs et ces gémissements à fendre l'âme, ces embrassements pleins de regrets et de tendresses ? Ah ! c'est qu'une mère vient peut-être pour la dernière fois de presser dans ses bras ses enfants bien aimés ! C'est que des amis viennent de dire un adieu peut-être éternel aux compagnons de leur enfance ! C'est que, pour la dernière fois, ils ont jeté un regard de douleur sur la vieille chaumière qui les a vus naître et que dans un dernier embrassement, ils ont échangé avec les amis émus une dernière poignée de mains, que pour toujours, ils vont dire adieu aux côtes de l'Irlande qu'aucun de ses enfants ne peut quitter sans verser des larmes amères de regrets ! Puis ces malles, ces paquets, que contiennent-ils, sinon les pauvres vêtements des malheureux Irlandais ?

Pourtant dans ce navire en partance, combien y a-t-il de froide indifférence parmi ceux qui sont témoins de ce déchirant tableau. Le matelot sur son cabestan chante gaîment le *charley men* (?) Le capitaine fume sa pipe, le contre-maitre est occupé des dernières manœuvres et les derniers cris "*embarque, embarque,*" se font entendre. Inutile de le dire, nous ne le voyons déjà que trop ; ce bâtiment est chargé d'émigrants pour l'Amérique. Voyez sur le gaillard d'arrière cet homme à la figure replet, à la taille trapue comme il savoure avec délices les bouffées de tabac qui s'échappent, de sa longue pipe d'écume de mer ; quels regards distraits il jette sur la gazette qu'il tient entre ses mains ; comme les nouvelles sont loin de l'absorber ; il hoche dédaigneusement la tête en voyant les pleurs des malheureux enfants de la verte Erin. Dans le fond, que sont-ils pour lui ? Des Irlandais catholiques, il est protestant. Que lui importe donc si la plus grande partie d'eux n'atteint pas les

côtes de l'Amérique ? Que lui importe si l'espace qu'il leur a destiné dans son vaisseau n'est pas suffisant ? Que lui importe si les aliments dont il a fait provision ne peuvent suffire à une moitié de ceux qu'il entasse à son bord ! Sa bourse n'est-elle pas bien remplie, et si le typhus, le choléra et mille autres maladies viennent les décimer, n'a-t-il pas devant lui un immense cimetière ; comme bien d'autres qui l'ont suivi, il peut dire à chacune de ces victimes qu'on jette dans l'Atlantique : " Si une tombe, un mausolée, étaient élevés à chacune d'elles, on n'aurait pas besoin de boussole pour aller dans le Nouveau-Monde.

Tel était le "*Boomerang*" capitaine Brand, quelques jours avant le moment où nous venons de laisser Madame St. Aubin.

Les communications étaient alors bien difficiles entre l'Acadie et le Canada. C'était donc une belle occasion qui se présentait pour Madame St. Aubin de se rendre dans ce dernier pays. Là on pouvait correspondre plus facilement avec l'Europe et les États-Unis, et qui sait, peut-être, avoir des renseignements sur celui auquel à chaque instant du jour, elle adressait un cuisant souvenir, un pénible regret.

Depuis plusieurs jours, Madame St. Aubin avait mis toute la petite colonie en vedette. Chaque jour des berges prenaient le large et étaient chargées de venir lui annoncer l'approche du vaisseau tant désiré.

Bien des heures se passèrent en d'inutiles et inexprimables regrets. Enfin Jean Renousse vint un matin l'informer que le navire tant attendu était en vue, et lui offrit en même temps de la conduire à son bord.

Il était facile de voir à l'accablement de cet homme trempé aux muscles d'acier, à son air morne et abattu, combien il lui en coûtait de remplir cette pénible mission.

Mais il y a chez la femme un sentiment d'amour et de dévouement qui lui inspire des actions d'une telle énergie quand surtout il s'agit de sauver un mari ou des enfants, que si quelquefois nous pouvons les égaler, nous ne saurions jamais les surpasser.

Madame St. Aubin avait pris la détermination de retrouver son mari, dut-elle épuiser ses dernières ressources et aller jusqu'au bout du monde. Elle ne comptait pour rien les peines et les fatigues. Son caractère aimant et sympathique lui dictait la tâche que la Providence lui destinait, aussi l'accepta-t-elle volontiers.

Elle oublia en effet le triste spectacle qui s'était offert à ses regards, les pleurs, les lamentations de ses voisins, le feu qui dévorait les fruits de leur industrie et de leur travail de chaque jour. Elle essaya même de chasser l'idée de sa demeure autrefois si

heureuse et qui n'était plus maintenant qu'un monceau de ruines et de cendres.

Malgré ce qui dut en coûter à cette pauvre femme de laisser ces endroits qui lui rappelaient de si chers souvenirs, d'abandonner ces malheureux qui se fussent privés du nécessaire plutôt que de la voir s'éloigner, elle s'y résigna cependant en faisant un sacrifice généreux. Mais quand elle les vit tous ensemble l'accompagner jusqu'à la barque fatale avec des figures inondées de pleurs, que depuis l'aïeul jusqu'au plus petit des enfants on se pressait pour lui baiser les mains, enfin lorsqu'elle fut embarquée, qu'elle les vit tomber à genoux, oh ! alors un inexprimable sentiment de tristesse et de regrets s'empara d'elle.

Mon Dieu ! que deviendraient-ils sur la terre étrangère ces pauvres exilés, si vous n'étiez là pour les consoler des regrets de la patrie ?

Cependant au signal de la petite barque le navire avait mis en panne.....

Une passagère de chambre, ah ! c'était une nouvelle aubaine pour le capitaine.

L'échelle fut immédiatement descendue et avant que d'en gravir le premier degré Madame St. Aubin tendit en pleurant sa main blanche et frêle à la main rude et calleuse de Jean Renousse : " Merci, ami, dit-elle, pour ce que vous avez fait pour mon enfant et pour moi. Puissiez-vous être heureux autant que vous le méritez, autant surtout que mon cœur le désire."

Celui qui aurait dans ce moment contemplé la figure *hâlée* de Jean Renousse, aurait vu ses joues s'inonder de larmes abondantes, bien probablement elles n'avaient encore été mouillées que par les pluies du ciel et l'eau de la mer. Il remit l'enfant entre les bras de sa mère après l'avoir couverte de baisers, puis se jetant aux pieds du capitaine, il le supplia de le prendre lui aussi à son bord.

Mais *celui-là* ne payait pas. violemment au milieu des rires et des huées d'une partie de l'équipage, on le rejeta dans la berge. Les ris furent lâchés et le navire fin voilier prit le large.

Jean Renousse en regagnant la côte dans sa petite embarcation, jeta un regard triste et désespéré sur le vaisseau qui emportait sa bienfaitrice et l'enfant qu'il chérissait tant.

Plusieurs jours se passèrent, un vent favorable les conduisit à la pointe ouest de l'île d'Anticosti.

CHAPITRE VI.

LE NAUFRAGE.

Si tout paraît paisible au dehors d'un vaisseau qui se dirige vers sa destination, souvent il n'en est pas ainsi à l'intérieur.

Madame St. Aubin et son enfant, avaient été confinées dans une pauvre alcove qu'on se plaisait à appeler emphatiquement " la chambre." Elle n'y fut pas bien longtemps sans ressentir les terribles effets du mal de mer.

Ce mal que nous nous plaignons à ne croire qu'une légère indisposition quand nous sommes à terre, moissonne pourtant un bon nombre de victimes.

Madame St. Aubin, douée d'une faible santé, dût, plus que beaucoup d'autres en souffrir. Malgré le froid du soir, elle fut contrainte de remonter sur le pont tenant son enfant dans ses bras.

On n'imagine pas quelle est la brutalité de quelques marins. Ceux qui ont voyagé autrefois à bord des bâtiments voiliers, savent combien, souvent était brutale la manière dont se conduisaient le capitaine, les officiers et les matelots des vaisseaux qui transportaient des émigrés. Ils paraissaient, pour ainsi dire, se faire un plaisir de tourmenter ceux qui se trouvaient sous leur domination.

La pauvre femme qui, vu ses malheurs, aurait plutôt mérité la pitié et la compassion, fut en butte elle-même aux plus mauvais traitements. Fatiguée par la maladie, réservant le peu de forces qui lui restaient pour couvrir son enfant et la préserver du froid. Elle était loin de croire qu'il y avait auprès d'elle un espèce de tyran, sous la forme d'un grand matelot, tenant un sceau plein d'eau : " Madame, lui dit-il brusquement, les ordres du Capitaine sont que nous arrosions le pont, changez de côté." A peine s'était-elle éloignée, que l'eau versée par le matelot vint presque l'inonder. L'enfant qui dormait dans ses bras en fut éveillée. Elle alla s'asseoir un peu plus loin, mais les mêmes menaces lui furent répétées, suivies de la même exécution.

En vain se plaignait-elle au capitaine des mauvais traitements qu'on lui faisait endurer ; il hochait la tête sans lui répondre. On eut dit que c'était un parti pris de maltraiter la malheureuse femme.

Comme l'a dit Lafontaine : " la raison du plus fort est toujours la meilleure."

La nourriture du bord n'était pas celle à laquelle Madame St. Aubin était accoutumée. Comme de raison, ordre avait été donné au cuisinier de ne servir rien de plus qu'à l'ordinaire à la passagère de " chambre."

Lorsque l'enfant voyait sur la table quelque chose qui flattait son goût, qu'elle en demandait une toute petite part au capitaine, celui-ci ne l'entendait pas, ce plat était pour lui.

Souffrir pour soi-même, ce n'est rien pour la mère, mais voir souffrir son enfant et n'être pas capable de lui donner ce dont elle a besoin, voilà la souffrance réelle que ne comprennent que celles qui l'ont ressentie.

Dans ces moments, la pauvre mère pressait son enfant sur son cœur et priait de toutes ses forces celui à qui nous demandons le pain de chaque jour, secours et protection.

Comme si cette prière devait être immédiatement exaucée, elle vit un jour un matelot aux formes athlétiques, mais à la figure franche et ouverte, tenant sa casquette sous son bras, qui s'approchait d'elle et lui dit : " Madame, si vous voulez me prêter la petite, je vais l'emmener dans la cuisine. O'Brien m'a dit qu'il lui avait préparé un fameux déjeuner."

Ce fut avec joie qu'elle lui abandonna son enfant, et peut-être dut elle appréhender que le marin crainte de faire mal à la petite, en la tenant dans ses bras, ne la laissa choir.

Quelle fut la macédoine qu'O'Brien servit à l'enfant ? Dieu seul le sait ; mais toujours est-il qu'en revenant, elle dit à sa mère : " Viens donc, ma bonne maman, dans la cuisine, l'homme qui nous y fait la nourriture n'est pas mauvais comme les autres ; et je t'assure qu'il m'en avait préparé un bon déjeuner." Peu d'instant après, O'Brien arriva lui-même tenant gauchement un pot rempli d'excellent thé qu'il destinait à Madame St. Aubin.

Il était facile de voir quels efforts il avait fait pour que tout parut net et convenable. Le pot était dépoli par les frictions répétées pour le rendre luisant et ses mains étaient presque exemptes de goudron.

Le regard de gratitude qu'elle lui adressa, en dit plus que ses paroles, car il y a chez les hommes de cœur un langage particulier qui fait qu'ils se devinent et s'entr'aident au besoin. Le remerciement qu'elle lui exprima lui fit venir les larmes aux yeux,

Deux protecteurs étaient désormais acquis à Madame St. Aubin. Sous le fort et robuste matelot, et O'Brien le cuisinier. Le premier

était respecté de l'équipage du vaisseau, car il avait dans maintes occasions prouvé une force véritablement herculéenne.

Le soir du jour dont nous venons de parler, il annonça au souper, qu'il *tannerait* vive la peau de celui qui oserait encore tourmenter la pauvre Dame Acadienne.

Et certes, chacun savait que pour ces sortes de justices sommaires, Tom n'avait jamais manqué de tenir sa promesse.

Ce fut, en conséquence de cet avertissement, que si Madame St Aubin ne rencontra pas plus de sympathie et de prévenance de la part des gens du vaisseau, du moins ne fut-elle pas en butte à l'avenir à leurs mauvais traitements.

Pendant le navire poussé par une forte brise du nord-est, était sorti du Golfe et on apercevait déjà les Iles du Grand Fleuve.

On était au soir de la troisième journée depuis les incidents que nous venons de rapporter. Le navire avait toujours fait bonne route, car le vent fraichissant de plus en plus l'inclinait sur son bord. Lorsqu'il prit le caractère de tempête furieuse, ses hautes hunes baisaient presque la mer houleuse qui s'élevait en de terribles tourbillons.

Pendant ce temps les malheureux émigrants, pressés les uns contre les autres dans la cale, faisaient d'inutiles efforts pour s'empêcher de se heurter à chaque secousse sur une paroi ou sur l'autre du bâtiment. Les cris de douleur des enfants, les lamentations des femmes, joints au bruits des manœuvres des matelots, l'obscurité et l'infection qui régnaient dans ce cloaque, de plus, les sifflements furieux du vent, les cordages frémissants et palpitants au souffle de la tempête, mais par dessus tout la nuit qui s'approchait, la nuit avec son triste voile de misères, d'angoisses et d'incertitudes ; et le vaisseau comme frappé d'épouvante refusant d'obéir au gouvernail ; telle était la scène qu'offrait le "*Boomerang*."

Nous étions aux grandes mers de mai ; et il était rare qu'à cette époque les belles rives du St. Laurent ne fussent pas témoins de quelques sinistres maritimes.

Par l'ordre du capitaine on avait à peu près cargué toutes les voiles, car le ciel de plus en plus sombre présentait un immense chaos de nuages qui se heurtaient, s'entre déchiraient et se culbutaient.

La mer écumant de vagues furieuses, l'horizon se rétrécissant de plus en plus, mais par-dessus tout les ténèbres qui déjà les enveloppaient ; qu'allaient donc devenir les pauvres émigrants ?

Ordre fut donné de fermer toutes les écoutes et de mettre à la cape.

Plusieurs fois déjà une mer furieuse était venue retomber sur le pont. Les matelots s'étaient attachés pour n'être pas emportés. Le capitaine lui-même, pâle de terreur, avait pris toutes les précautions nécessaires pour sauver sa vie dans un cas de sinistre.

Blottie dans son étroite cabine, Madame St. Aubin mourante de frayeur plutôt pour les dangers que courait son enfant que pour elle-même, adressait au ciel de ferventes prières, le suppliant de conserver la vie à la pauvre petite orpheline.

Oh ! combien elles durent être longues et amères les heures de cette terrible nuit. Combien elles durent être tristes et désespérantes les pensées de la pauvre femme privée de tout secours, au milieu d'étrangers, dans les horreurs d'une tempête !

Elle en était au milieu de ses réflexions, peut-être, lorsque l'ouragan redoublant de force et de violence imprima au vaisseau une terrible secousse ; les mâts craquèrent, un d'eux se rompit..... le navire venait de toucher sur un écueil. D'immenses cris de terreur et de désespoir sortirent de la cale. Ils étaient poussés par les émigrants ; c'était une voie d'eau qui venait de se déclarer.

Une voie d'eau, une voie d'eau !

Qui peut comprendre ce qu'il y a dans ces mots d'avenir et de passé ; d'avenir pour celui qui aspire à de longs et d'heureux jours, de passé pour celui qui regrette et qui pleure.

La mer roulait avec fracas sur les rochers qui se trouvaient à une bien petite distance.

Le capitaine avait ordonné de faire jouer les pompes, mais des vagues avaient emporté les quelques matelots qui avaient voulu se mettre à la besogne. Les masses d'eau avaient couché le vaisseau sur son flanc.

Il n'y avait plus d'autre moyen, le capitaine avait fait jeter les chaloupes à la mer et avait sauté dans la meilleure avec son équipage. Cette lâche et infâme conduite lui fut funeste, car à peine s'étaient-ils éloignés de quelques pieds du vaisseau, que leur embarcation chavira.

Cependant le temps s'était un peu éclairci. Un commençait à entrevoir une petite lueur vers l'aurore, mais la mer était toujours furieuse.

L'eau avait entièrement envahi la cale, aucun cris, aucune plainte ne se faisaient plus entendre ; le silence de la mort planait sur les malheureux émigrants.

Dieu avait pris pitié d'eux, tous ensemble ils dormaient de l'éternel repos.

Le vent paraissait avoir un peu diminué. Quatre personnes

vivantes restaient à bord, c'étaient Madame St. Aubin et son enfant, Tom et O'Brien.

La cabine qu'occupait Madame St. Aubin était d'un niveau plus élevé que le fond de la cale où se trouvaient les émigrants ; à cette circonstance elle devait de n'avoir pas partagé le sort de ses malheureux compagnons d'infortune.

Les deux matelots avaient toujours persisté à rester attachés aux parois du navire.

Au clapotement de l'eau dans la cale, au craquement du vaisseau, ils comprirent que celui-ci ne pouvait tenir bien longtemps sans se disjoindre entièrement. Ils coupèrent donc les cordes qui les retenaient attachés. O'Brien alla ouvrir l'écoutille pour voir s'il pouvait encore être utile à quelques uns de ses infortunés compatriotes.

Vain espoir ! Tous se tenaient fortement embrassés les uns les autres dans une suprême et dernière étreinte ; et chaque vague furieuse qui venait frapper le vaisseau, faisait passer par la répercussion sur la tête des cadavres inanimés les masses d'eau qui les avaient envahis.

Tom ouvrit la porte de la cabine, Madame St. Aubin vivait encore quoique dans l'eau jusqu'à la ceinture. D'une main elle se tenait cramponnée à une barre de fer avec toute l'énergie du désespoir, de l'autre elle soutenait son enfant au-dessus de son épaule.

Il était temps que ce secours lui arriva car, défaillante la force surnaturelle qui l'avait jusqu'alors soutenue, allait l'abandonner.

La saisir dans ses bras, la transporter sur le pont avec son enfant, fut pour Tom l'affaire d'un instant. Il les attacha solidement après les avoir recouverts de son habit et de quelques lambeaux de voiles.

Avec son compagnon, il se mit en devoir de construire un petit radeau. Il est difficile de se figurer les peines inouïes qu'ils éprouvèrent dans l'exécution de ce travail.

Pendant ce temps, le navire menaçait de plus en plus de s'ouvrir, l'eau l'enveloppait presque de toutes parts, il n'en restait plus qu'un petit endroit ; une minute plus tard, et tout était perdu.

Tom aussitôt attacha Madame St. Aubin avec la petite sur le radeau, en saisit un des cordages ; puis une vague immense recouvrit le vaisseau. Elle entraîna dans sa fureur tout ce qui était sur le pont.

Malheureusement O'Brien ne fut pas assez prompt pour imiter son compagnon, l'abîme s'ouvrit pour lui. Longtemps il lutta avec toute l'énergie que peut donner l'instinct de conservation. Il nagea

quelque temps pour atteindre le radeau qui, un instant englouti, était revenu péniblement à la surface.

Ceux qui étaient sur la frêle embarcation purent suivre d'un œil désespéré les efforts de ce généreux marin pour sauver sa vie, sans qu'ils pussent lui porter aucun secours. Enfin ils virent la vague le recouvrir, puis celui-ci, revenir à la surface pour être englouti encore, ils le virent dis-je, reparaitre une troisième fois, mais une dernière nappe d'eau le recouvrit pour toujours.

La mer comptait une victime de plus !!!

Pendant cette scène navrante, un affreux craquement s'était fait entendre dans la direction du vaisseau, il venait de s'ouvrir. Ses débris et les morceaux de cadavres qu'il contenait, entourèrent le radeau en un instant.

Madame St. Aubin était mourante.

Lorsque l'attention de Tom fut un peu détournée de ce navrant spectacle, son oreille de marin l'avertit que la mer se brisait sur les rochers de la côte à une bien faible distance d'eux : " Courage, dit-il à la pauvre femme, courage, pour vous et votre chère petite enfant, dans peu d'instant nous toucherons terre." Ces quelques paroles ranimèrent la malheureuse femme.

La mer était encore grosse et houleuse, mais le vent diminuait sensiblement et le jour commençait à poindre. Dans une *éclaircie*, ils aperçurent à quelque centaines de pas d'eux, les rochers d'un cap, et ce cap, c'était le " Cap au Diable. "

Cette vue ranima leur espoir.

Il leur fallait peu de temps pour y parvenir, mais Dieu sait ce qu'eurent à endurer, pendant ce court trajet, les malheureuses victimes du naufrage.

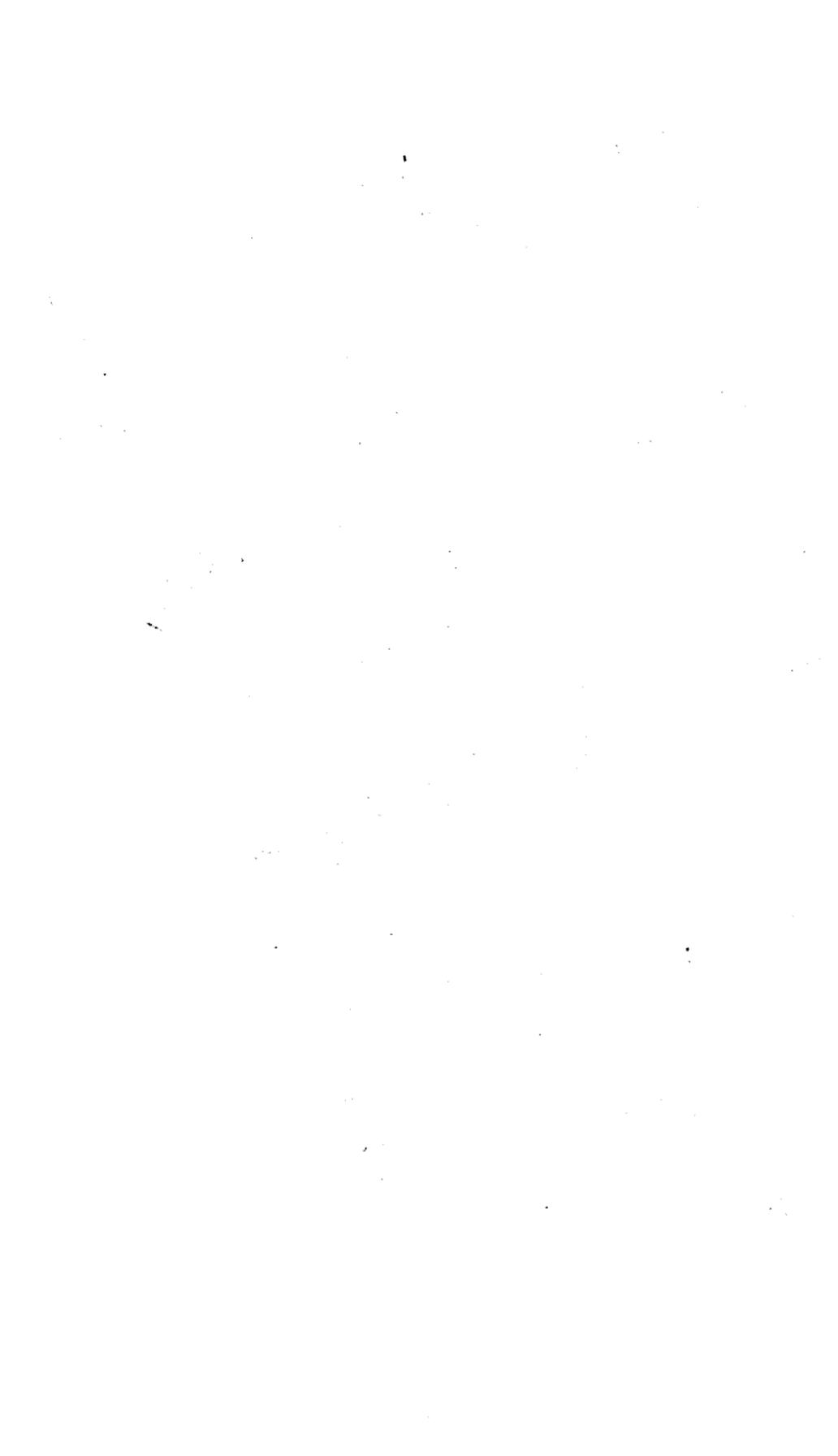
Ils étaient à la veille de toucher le rivage, lorsqu'une vague plus haute, plus furieuse encore que toutes les autres, jeta violemment le radeau sur un écueil à fleur d'eau et le mit en pièces.

Il y eut un dernier cri d'angoisse parti du sein de Madame St. Aubin, elle fut lancée à l'eau ! Tom s'y précipita aussitôt pour la secourir et l'enlaçant dans ses bras, il nagea avec elle vers le rivage.

Quelques instants après, on eut pu voir, gisant sur la plage, le cadavre du pauvre matelot dont la tête avait été brisée sur un rocher, en préservant Madame St. Aubin ; à quelques pas plus loin, le corps inanimé de celle-ci, tandis que les restes du radeau emportant l'enfant mourante allaient aborder dans une petite anse un peu plus éloignée.

DR. CHS. DEGUISE.

(A continuer.)



RECREATION LITTERAIRE.

Québec, 10 novembre 1872.

Aux Directeurs de la *Revue Canadienne*.

Messieurs,—Cédant à mes instances, un ami, membre du barreau, a bien voulu me permettre de prendre copie d'une petite œuvre poétique due à la plume, ou plutôt à la muse d'un jurisconsulte et, en même temps, d'un littérateur distingué, M. Derome. Cette production est due à la facilité de composition de M. Derome qui, pour complaire à son ami, et sur ses instances, a mis en vers un chapitre du *Pensez-y-bien* touchant la conversion de Saint Augustin. Il y a donc raison de donner à mon envoi le titre de *Récréation* et de l'adresser à la *Revue* dont je pense qu'elle ne déparera pas la partie littéraire.

Je crois devoir vous prier de reproduire en tête du morceau poétique, une adresse également versifiée, dans le style familier de l'épître, et dans laquelle M. Derome affirme modestement qu'il n'est pas poète, bien qu'il veuille avoir quelquefois des complaisances de ce genre pour ses amis.

G. TALBOT.

Il faut qu'à ta demande improvisant des vers,
Et des poètesaux imitant le travers,
J'embellisse pour toi quelque histoire choisie,
De ce prestige aimé qu'on nomme poésie.
Comment y parvenir, même en le voulant bien ?
En moi, l'ignores-tu ? le poète n'est rien.
Sans inspiration et sans élan, ma muse
Ignore les beautés du genre qui t'amuse.

Mais je suis quand je rime, à parler franchement,
 L'homme qui se débat hors de son élément.
 De Fréchette ou Lemay si j'avais la faconde,
 Les beaux vers jailliraient d'une source féconde.
 Je chanterais alors, sans moduler en vain
 Le rythme imitateur du langage divin.
 Or, chanter, ce n'est pas ce que je me propose ;
 De plus, à cela même un obstacle s'oppose.
 Comme il faut mettre aux vers la rime à chaque bout,
 Cet effort seul mettrait ma patience à bout.
 Maître quelquefois, trop souvent indocile,
 La rime, on le sait bien, est chose difficile.
 Boileau, par son exemple, a su le confirmer :
 Parfois l'illustre auteur se tuait à rimer,
 Et, dans maint noble essai que l'on prend pour modèle,
 La rime qu'il cherchait lui devint infidèle.
 Aussi, pour mieux l'atteindre, il fit un beau matin
 Une allusion pauvre au digne abbé Cotin.

Aujourd'hui toutefois (pardon de la folie)
 A mal versifier un moment je m'oublie ;
 Et je vais, immolant mon bon plaisir au tien,
 Remémorer en vers un fait noble et chrétien.
 Avec toi l'empruntant à la source historique,
 Je le donne sans peur du brocard satirique.

Je veux, simple écolier et commun prosateur,
 Te dire ici l'objet dont je suis amateur.
 D'abord, n'aimant le soin que de ma propre affaire,
 Il me plaît d'habitude, à vivre dans ma sphère.
 Un tranquille labeur, l'étude de la loi,
 Voilà ce qui me semble œuvre de bon aloi.
 Des juristes fameux connais-tu le mérite ?
 Sais-tu que, promoteurs de la raison écrite,
 Ces hommes, du droit même ornant l'aridité,
 En l'instruisant si bien charment l'humanité ?
 Combien de fois j'ai lu, pour les relire encore,
 Leurs tomes précieux que le style décore !
 On y voit retracée en ses mille chemins,
 La règle de droiture imposée aux humains,
 Et qui seule ferait le bonheur de la terre,
 Si tous obéissaient à son joug salutaire.

Je sais en Canada maint juriste éminent,
 L'égal des érudits de l'autre continent.
 Tel,—par son beau talent noble autant que personne,—
 Dans les champs de l'étude où toujours il moissonne,
 Emule des succès qu'il aime à partager,
 Se distingue à nos yeux Jean-Jacques Loranger.
 Dans nos cités, parmi notre peuple agricole,
 D'autres tiennent aussi les palmes de l'école,

De Cujas et Merlin forment les nourrissons,
 Et, même à leurs aînés, préparent des leçons.
 Ami de leur savoir, content de leurs ouvrages,
 Mon éloge est pour eux l'un des moindres suffrages.
 Mais abrégeons ici : tout propos laudatif,
 A force d'être long est peu récréatif.

En réprimant l'écart de ma plume distraite,
 Je reviens aux labeurs de ma chère retraite.
 Aimant la solitude et fuyant tout émoi,
 Tu cherches le silence en faisant comme moi.
 Je t'approuve. Tous deux, par la même culture,
 Etudions le droit et sa littérature,
 Pour connaître mieux l'art qu'enseigne la raison,
 De n'écrire ou parler jamais hors de saison.

COMMENT S'OPERA LA CONVERSION DE SAINT AUGUSTIN

Réfléchir est pour nous la plus haute science :
 Saint Augustin en fit l'heureuse expérience.
 D'abord, libre en ses mœurs, méconnaissant son Dieu,
 Il songeait au plaisir et méditait fort peu.
 Mais enfin, renonçant à tout penser frivole,
 De la Sainte Ecriture il comprit la parole,
 Et du mal déserta le sentier périlleux.
 De ce grand changement le fait est merveilleux.
 Augustin, corrompu jusques au fond de l'âme,
 Tout entier jeune encore à l'ardeur qui l'enflamme,
 Eut un père oublieux qui, ne visant à rien,
 Le voulait orateur plutôt qu'homme de bien.
 Les vices d'Augustin exaltaient son délire :
 Par orgueil il était des libertins le pire.
 Chagrine de le voir suivre un penchant fatal,
 Sa mère le priait de rompre avec le mal.
 Suppliante en secret, l'implorant avec larmes,
 Et de sa longue erreur conjurant les faux charmes,
 Elle insistait en vain, car il n'écoutait pas.
 Des propos féminins il faisait peu de cas.
 Par crainte de céder à l'humaine faiblesse,
 Son esprit orgueilleux méprisait la sagesse.
 Isolé de son Dieu, sans souci du devoir,
 Sur lui toute raison demeura sans pouvoir.
 Ambroise enfin prêcha devant lui dans le temple :
 Il s'en émut ; alors, on lui cita l'exemple

De deux des courtisans qu'avait eus l'empereur,
 Et qui, tous deux, venaient d'abandonner l'erreur.
 L'ami Potitien à ce sujet l'éclaire.
 Dès lors en lui prévaut la grâce salutaire,
 A laquelle toujours il avait résisté ;
 Son âme incontinent s'ouvre à la vérité.
 De ce fait surprenant, que sa raison commente,
 La méditation en secret le tourmente.
 Soucieux et troublé, mais cherchant le repos,
 A l'amitié d'Alipe il s'adresse en ces mots :
 " Nous, que l'on dit savants, que prétendons-nous faire ?
 Persister dans le crime est-ce bien notre affaire ?
 Quand d'humbles ignorants atteignent au salut,
 Faut-il ne pas les suivre et tendre au même but ?
 En marchant les premiers ils nous montrent la route :
 Devons-nous hésiter ? est-ce qu'il nous en coûte ?
 En voyant ce qu'ils font, comment ne pas rougir
 De rester sans courage et d'être sans agir ?"
 Il dit et, sous le poids de son inquiétude,
 D'un jardin tout auprès cherchant la solitude,
 Un amer souvenir lui remontre ses torts ;
 Sa jeune âme s'attriste et s'éveille au remords.
 A son Dieu qui l'appelle il rend enfin les armes ;
 Songeant à sa clémence il s'écrie avec larmes :
 " Seigneur, j'ai trop longtemps fait mépris de ta loi ;
 Seras tu donc toujours irrité contre moi ?
 Accorde à mes forfaits un oubli secourable ;
 Oui, je veux sans retard cesser d'être coupable.
 De mon retour vers toi j'abrège le chemin,
 Sans différer encor jusques au lendemain.
 Augustin combattait ainsi contre lui-même,
 Quand une voix étrange, à ce moment suprême,
 Comme pour faire trêve à son anxiété,
 En chantant formula cet appel répété :
 " Prends et lis," puis encor : " Prends et lis ;" sûr d'entendre ;
 Il veut déterminer d'où la voix peut descendre ;
 Mais, n'en apprenant rien, il lui sembla que Dieu,
 Afin de le guider lui parlait en ce lieu,
 Venant, et par là même, expressément lui dire :
 " Prends ce livre (il avait commencé de le lire)
 Et lis, l'ayant ouvert sans chercher nulle part,
 Le passage inconnu qu'offrira le hasard.
 Le livre désigné, dont chacun sait le titre,
 De saint Paul au complet contenait chaque épître.
 A l'instant il se hâte et retourne empressé,
 Près d'Alipe où le tome avait été laissé.
 Sa main l'ouvre et son œil y retrouve de suite
 Une Epître aux Romains que Paul avait écrite.
 " Craignez, dit là le Saint, censurant le péché,
 Craignez d'être impudique, ivrogne ou débauché ;
 Des dissolutions exemptez votre vie,
 Ne cédez point aux sens et refoulez l'envie."

Augustin, tout entier à sa réflexion,
 Devint homme nouveau par sa conversion.
 Admettons, par ce fait que l'histoire nous cite,
 La puissance du vrai sur l'homme qui médite.
 Cet exemple a pour lui son efficacité :
 Peut-il ne pas servir à notre éternité ?
 Augustin, s'il eût fait ainsi que font les hommes
 (Car toujours nous restons au point où nous en sommes,)
 Sans penser au salut, sans du tout réfléchir,
 De ses liens jamais n'aurait pu s'affranchir.
 Pensez-y bien, ô vous dont la tiédeur mortelle
 Aux grâces d'Augustin rend le cœur infidèle !

F. M. DEROME.

CHRONIQUE DU MOIS.

L'exode Alsacien-Lorrain défraie encore les conversations de la presse de tous les pays. C'est avec émotion et même avec douleur qu'on en parle. Cette histoire de tout un peuple prenant le chemin de l'exil pour ne pas vivre sous un joug odieux, préférant la France humiliée et à moitié ruinée à l'Allemagne encore toute couverte des lauriers de la victoire, sacrifiant avec spontanéité leurs foyers, leurs champs et leurs ateliers, courant vers l'inconnu au risque de subir les grandes privations, cette histoire est l'attestation la plus solennelle du patriotisme le plus pur et le plus sublime. Cela ressemble presque à une légende, tant on est frappé par l'imprévu des événements et par la grandeur de l'exaltation patriotique qui les a dirigés.

Plusieurs peuples qui d'ordinaire ont une antipathie très prononcée pour la France ne peuvent en cette circonstance s'empêcher d'exprimer leur admiration, et leur étonnement. C'est un de ces spectacles qui éblouissent, une de ces choses qui remuent le plus profondément les fibres de l'âme humaine. On sent que c'est là une des plus hautes et une des plus nobles expressions de l'humanité.

Ce n'est pas l'Allemagne qui se résignerait facilement à admettre et à reconnaître la beauté et la générosité des sacrifices des émigrés Alsacien-Lorrains. Elle trouve là un sujet inépuisable de billevésées stupides. " Une fois placés en contact immédiat avec la bonne humeur allemande et la vie nationale allemande, dit un journal tudesque, les Alsacien-Lorrains recouvreront graduellement le vieil esprit allemand et se sentiront allemands." Et voilà avec quelles sornettes l'Allemagne se grise en fiche de consolation.

La France est heureuse de répondre à ces démonstrations touchantes du patriotisme des Alsacien-Lorrains. Elle les accueille avec sollicitude, organise des souscriptions pour leur venir en aide, les instale provisoirement à domicile jusqu'à ce qu'une rente leur soit ouverte dans la vie pour subvenir à leur subsistance. La France est toujours le pays des grandes œuvres, et son mérite se révèle plus éclatant au milieu de ses infortunes.

Quel malheur que la politique n'y offre pas des exemples analogues. En fait de politique "*plus ça change plus c'est toujours la même chose*". Le branle-bas est continu. Les opinions se croisent et s'entrechoquent. L'établissement définitif de la République est toujours à l'ordre du jour. Pour y arriver quelques-uns croient que le meilleur parti à prendre est de voter la présidence à vie de M. Thiers. Mais M. Thiers n'est pas immortel et se trouve sujet à toutes les irrégularités des constitutions et des opinions humaines. M. Thiers président à vie, c'est établir la dictature ou la monarchie, ou l'empire sous une forme déguisée. D'autres prennent les avantages du système américain et demandent qu'il soit adopté. On n'a pas assez égard aux tempéraments et aux idées des peuples français et américain qui sont bien différents l'un de l'autre. Quelques autres veulent la République radicale, la République de Gambetta qui est la plus dangereuse de toutes, qui ferait la révolution et provoquerait le déchainement de toutes les mauvaises passions.

D'un autre côté l'empire n'est pas encore mis tout-à-fait hors de cause. Ses partisans travaillent dans l'ombre, attendant avec impatience une occasion qui leur permet de faire un coup d'état. Si les partisans de la monarchie n'étaient pas aussi divisés les uns avec les autres, ce sont eux qui pourraient le plus facilement dominer la situation.

Au milieu de toutes ces variations de l'esprit public, le comte de Chambord est là seul qui soutienne constamment les mêmes principes, qui proclame les mêmes notions de justice et d'ordre public. "La république inquiète les intérêts autant que les consciences, dit-il dans une lettre adressée dernièrement à un député de l'Assemblée nationale, elle ne peut être qu'un provisoire plus ou moins prolongé. La monarchie seule peut donner la vraie liberté, et n'a pas besoin de se dire conservatrice pour rassurer les honnêtes gens..."

"Je n'ai pas une parole à rétracter, pas un acte à regretter, car ils m'ont tous été inspirés par l'amour de ma patrie; et je revendique hautement ma part de responsabilité dans les conseils que je donne à mes amis.

"Le jour du triomphe est encore un des secrets de Dieu, mais ayez confiance dans la mission de la France.

L'Europe a besoin d'elle, la papauté a besoin d'elle, et c'est pourquoi la vieille nation chrétienne ne peut pas périr."

Il n'y a aucun doute que les divisions politiques de même que l'affaiblissement du sentiment moral et religieux ont toujours été le véritable secret des défaillances de la France. Qui pourrait les supprimer du coup pourrait faire encore de ce pays le plus puissant et le plus redoutable du monde.

* *

A quoi ont servi ces démonstrations et ces réjouissances qui ont signalé l'entrevue des trois Empereurs à Berlin? La Ligue de la Paix qu'ils devaient former, à en croire la rumeur courante, n'était guères qu'un mot d'ordre pour déguiser d'autres desseins. Il devient tous les jours de plus en plus évident que l'entrevue a été un véritable fiasco diplomatique. Les trois empereurs avaient trop de défiance les uns envers les autres pour oser faire un Traité qu'ils auraient considéré à tout hasard comme un traquenard dressé à l'avance. D'ailleurs les sentiments s'affirment suffisamment par la presse des trois empires pour conclure qu'il n'a pu y avoir entente entr'eux.

L'Allemagne grisé par le succès devient de plus en plus insolente que jamais. Elle s'appelle modestement la "*nation prépondérante*". Un journal allemand au fait des confidences de Berlin déclare solennellement que "*Pas un coup de canon ne sera tiré en Europe sans la permission de la Prusse.*" Que pense le Czar des Russies à propos de ces rodomontades échevelées?

Les amitiés d'apparat s'en vont en fumée. Les combinaisons savantes de la diplomatie ne peuvent pas faire mettre de côté l'inexorable loi des intérêts. Les tendances et les ambitions des trois pays, la position géographique, les dangers qui surgissent sous les évolutions des événements, tout concourt à les faire se retrancher dans une réserve prudente d'où ils ne sortiront qu'aux jours de grandes commotions sociales.

* *

Le Gouvernement Italien commence à sortir de son état de quiétude malfamée. La division se fait parmi les ministres qui composent le conseil de Victor-Emmanuel. Ils ont la bonne grâce de différer d'opinion sur le *modus gubernandi*. Ainsi pour faire rétablir l'ordre et la tranquillité dans les Romagnes, tel ministre propose des mesures dont il ne veut démordre en aucun point et qu'un autre s'obstine à ne point vouloir admettre. Et pendant que

les ministres discutent, les habitants des Romagnes pratiquent le vol et le pillage ou en sont les victimes, assassinent ou se font assassiner.

La dissidence qui existe entre les ministres est encore plus fortement accentuée sur le sujet de la suppression des congrégations religieuses et la confiscation de leurs biens. Le projet de loi qu'on a fait, subit à plusieurs reprises des modifications profondes. Le ministre des cultes veut à tout prix donner satisfaction à son parti qui est le parti radical, le parti de la révolution. Le ministre des affaires étrangères s'oppose à l'adoption du projet de loi à cause des récriminations qui auront lieu par tout le monde et des représentations qui seront inévitablement faites par quelques puissances de l'Europe. Chacun des deux ministres tient si obstinément à son idée que tous deux menacent de résigner plutôt que de se soumettre.

Au reste il s'est formé un tiers-parti qui éloignera les projets de loi des deux ministres tout en acquiesçant aux principales demandes du parti radical. Et de cette façon, les communautés religieuses seront tout de même données en pâture à la révolution.

L'agitation électorale aux Etats-Unis est terminée et Grant est réélu à une grande majorité. "Avec lui, dit le *Courrier des Etats-Unis*, triomphe la concentration des pouvoirs, l'oligarchie souveraine, le fonctionarisme tout puissant, la royauté innommée, l'autocratie anonyme et irresponsable qui, sous le manteau de la constitution républicaine, dispose à son gré de tous les rouages, de toutes les consciences, de tous les votes qui constituent le suffrage universel."

La défaite de Greeley n'est pas toutefois un grand malheur. Il est fort douteux qu'il eût réuni les qualités nécessaires à la bonne administration des affaires d'un grand pays. Greeley est un homme aux opinions outrées et aux principes fortement entachés de radicalisme. S'il n'y a pas le talent chez Grant, il y a toutefois une inclination assez prononcée à ne pas trop s'avancer qui l'empêchera de se précipiter dans des difficultés inextricables.

Au reste Greeley a pris son parti fort stoïquement. "Assez longtemps, dit-il, on a cru qu'il était obligé de s'occuper des affaires de tout le monde, signer des papiers, écrire des lettres, obtenir des faveurs pour chacun et n'être remercié par personne. Enfin nous aurons le loisir de nous occuper de nos affaires et de rédiger notre

journal sans être dérangé à chaque minute par un tas de gens que nous ne connaissons pas, et sans perdre notre temps et nos peines pour servir des individus qui n'ont aucun droit à notre sollicitude." Le sage de Chippewa tient à faire honneur par ses actes au titre qui lui a été conféré depuis longtemps.

..

La seconde session du second Parlement Provincial de Québec a été convoquée. Les principaux projets de loi qui doivent être soumis concerneront la réforme judiciaire, le mode d'élection des membres de l'Assemblée Législative, l'encouragement à donner à la colonisation, à l'immigration et à la construction des chemins de fer, à la création d'une université à Montréal, etc. Plusieurs questions d'intérêt local sont à l'ordre du jour, et quelques escarmouches ont déjà eu lieu sur l'arène parlementaire.

Dans une prochaine chronique, on exposera d'une manière moins générale les travaux accomplis.

EUSTACHE PRUD'HOMME,

Montréal, 20 Novembre 1872.